This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MONTGOMERY EVANS
421 Field Point Road
GREENWICH, CONNECTICUT

Digitized by Google

ÉMILE BLÉMONT

Poèmes de Chine

Préface par Paul Arène

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

M DCCC LXXXVII

C-10
57

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

250
CCR

First Ed. Inscribt.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pour Monsieur James Carlton Young
Hommage de sympathie
Émile Blémont

Poèmes de Chine

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

POÈMES D'ITALIE	1 volume.
PORTRAITS SANS MODÈLES.	1 volume.
POUR LES INONDÉS	1 volume.
LA PRISE DE LA BASTILLE.	1 volume.
PIERRE CORNEILLE	1 volume.
VISITE A CORNEILLE.	1 volume

Digitized by Google

ÉMILE BLÉMONT

Poèmes de Chine

« Pour remuer terre et ciel, pour exalter esprits et génies, incomparables sont les vers. »

CONFUCIUS. — *Le Livre des Vers.*

Préface par Paul Arène

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

M DCCC LXXXVII

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX & TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

A MADAME ÉDOUARD LOCKROY

ce léger bouquet de fleurs exotiques

est respectueusement offert

par son bien dévoué serviteur

E. B.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

MON CHER BLÉMONT,

Il y a eu erreur d'adresse! La plume vous aura fourché, écrivant Paul au lieu de Jules; et, puisqu'il s'agit de Préface, c'est certainement à mon frère et non pas à moi, c'est à l'auteur compétent de La Chine familière, *que vous aviez l'intention de demander quelques lignes pour annoncer un recueil de poèmes imités du chinois.*

Digitized by Google

En effet, nul mieux que lui, parmi nos amis, n'aurait pu dire par quel miracle de patience et d'ingéniosité vous avez, sans que l'arome s'en évaporât, transvasé dans le cristal de la strophe française cette pure essence orientale d'un exotisme si volatil; nul — c'est bien le moins qu'entre mandarins improvisés on abuse de la métaphore — nul mieux que lui n'aurait pu dresser au seuil de votre livre un de ces petits arcs plus hospitaliers que triomphaux, sculptés modérément, mais ornés d'antiques et savantes devises, qui accueillent le visiteur à l'entrée du jardin minuscule et artificiel, où les lettrés du Céleste-Empire se réunissent pour se dire des vers et s'offrir des tasses de thé.

Mais après avoir été chinois treize ans, quatre ans tunisien, voici que ses destins consulaires ont rendu mon frère andalous. Algésiras est loin, très loin, là bas, en face du Maroc, pardelà les colonnes d'Hercule. Une lettre mettrait longtemps à aller, longtemps à revenir; et ici, rue des Grands-Augustins, les bons imprimeurs s'impatientent. J'écrirai donc les quelques lignes, puisqu'il le faut; et tant pis si les sottises que je vais dire font se dresser sur son crâne rasé, toute droite, la mèche de Si-Tien-Li.

Et d'abord, que je vous félicite d'avoir songé à ces

Digitized by Google

pauvres Chinois! Un moment, vous le savez, le Chinois fut à la mode. Théophile Gautier, Louis Bouilhet, s'éprirent un jour de la Vénus aux yeux bridés, aux ongles roses, dont les petits pieds paresseux trébuchent dans les plis du satin roidi par des monstres en or; et les chimériques pays qu'arrose le Fleuve Jaune, avec leurs pavillons sur l'eau, leurs bateaux de fleurs illuminés, retentissant de frêles musiques, et leurs tours de porcelaine dont la silhouette bizarre se dresse sur un ciel uni, traversé de vols de cigognes, furent la dernière contrée où le romantisme planta son pennon bariolé de conquérant inventeur de mondes.

Puis l'Exposition de 1878, dans son gigantesque déballage, nous apporta les Japonais. Vous rappelez-vous l'engouement? Le japonisme devenait une religion, dont Goncourt fut le messie et Philippe Burty le Jean-Baptiste précurseur. On s'extasiait, non sans raison, devant les merveilles d'un art exquis en sa nouveauté, oubliant que ce n'était là qu'une fleur — délicate, certes, et d'un coloris délicieux — éclose sur le tronc combien de fois séculaire de l'art chinois!

Car les Chinois, en décadence aujourd'hui, furent de grands artistes à leur heure; et nos fabricants japonais de masques, de crêpons et de gardes-de-sabre,

Digitized by Google

malgré leur fécondité décorative, leur sentiment de l'échantillonnage des tons, l'amusante alchimie de leurs patines et la prestesse de leurs tours de main, n'ont rien produit qui se puisse comparer aux bronzes d'un si noble style, aux peintures sur soie, calmes et simples comme de belles fresques, dont la Chine, jadis, décora ses palais et ses temples.

De la poésie japonaise, par exemple, personne ne parlait. On eût dit qu'il n'existait pas de poésie japonaise. Ce qui prouverait qu'une littérature s'improvise moins aisément qu'une école de dessin ou qu'une fabrique de précieux petits pots et de laques agréablement décorés.

D'ailleurs cette flambée d'art n'aura pas duré plus qu'un feu de sarments. Et tandis que le Japon, dans son hara-kiri *définitif, se suicide, abandonnant, pour se déguiser à l'européenne, tout ce qui faisait sa grâce et son génie, les Chinois, plus sages, entendent demeurer fidèles à leurs traditions, à leurs costumes, et aux beaux vers de leurs poètes que le peuple chante encore.*

Et savez-vous pourquoi les poètes vont aux Chinois? — non pas aux invraisemblables magots de paravent, ou aux non moins invraisemblables mandarins emmarquisés que la diplomatie nous envoie; mais aux vrais

Digitized by Google

Chinois tels que la littérature les révèle! — c'est que, entre les Chinois et le poète, quelque pays qu'habite d'ailleurs ce dernier, il existe un idéal commun. C'est que, dans ce moment où tous les peuples, un peu japonais à leur manière, dispersent au vent, comme une inutile cendre, les alluvions du passé, le poète se sent devenir, non pas réactionnaire, mais traditionniste, et que le Chinois est surtout un homme de tradition.

De plus, et voilà encore un secret motif de sympathie, le Chinois aime la nature naïvement, enfantinement, comme l'aime le poète.

Fin observateur, à la fois indulgent et narquois, le Chinois a ainsi caractérisé le Français : — « Un homme agité qui toujours marche, sifflant son chien et donnant des sous aux petits enfants. » On pourrait de même, par une formule caricaturalement synthétique, définir le Chinois : « Un homme calme, assis dans un petit jardin, et qui songe aux aïeux en regardant pousser ses choux. »

Voilà, mon cher Blémont, le Chinois qui m'apparait à travers vos traductions.

Peut-être ne le trouverait-on pas tout-à-fait identique dans la réalité. Mais qu'importe! Nous-mêmes, ressemblons-nous si exactement aux héros de Victor Hugo

Digitized by Google

et de Corneille? Socrate était laid: il sculpta les Grâces. Prenons le Chinois comme il s'est rêvé.

Depuis les vers immémoriaux que Confucius recueillit, jusqu'aux chansons populaires qui se vendent imprimées sur les petits cahiers à un sou, et que les musiciennes courtisanes chantent le soir dans les bateaux de fleurs et les débits de thé, en passant par les odelettes d'un art si précis et si raffiné de Li-taï-pé et de Thou-fou, le but de vos poètes reste le même: faire aimer la vie, en montrant que l'homme au cœur pur peut, sans grand ennui ni grand effort, trouver son paradis sur terre.

Et quel indulgent paradis, clos et fleuri comme un jardin, que ce paradis de sages et de lettrés!

Du vin clair, une barque fine,
Un peu de musique et d'amour,
C'est en ce terrestre séjour,
La béatitude divine.

L'amitié, le vin, les vers, la musique, une barque amarrée, prête à prendre le fil de l'eau, en faut-il davantage pour être heureux? Que l'amant trahisse, que l'am-

Digitized by Google

bition déçoive, que la vieillesse arrive précédant la mort, l'éternelle consolatrice est là: la Nature. Non pas la grande Nature panthéiste, toujours environnée d'un peu de terreur: mais une nature intime, rapprochée de nous, et qui, pour arriver à notre cœur, parle d'une voix familière:

Lorsque les vierges des campagnes
Voguent sur les flots du lac bleu,
Les fleurs lèvent la tête un peu
Et disent: — Voici nos compagnes!

Puis, lorsqu'au souffle de la nuit
Toutes s'en retournent chez elles,
La lune aux blanches étincelles
Sur les flots clairs les reconduit.

Vous est-il arrivé, aux jours d'école buissonnière, de vous coucher à plat ventre au milieu des bois, et là, pris d'une délicieuse extase, le monde et la classe oubliés, d'avoir passé des heures et des heures, écoutant le vent chanter, l'herbe germer, et vous perdant dans la contemplation d'un infini féerique et minuscule?

Ces sensations, vos poètes chinois les ont senties et fixées:

Digitized by Google

Chaque beau jour qui s'écoule,
Fuit pour ne plus revenir;
Le clair printemps se déroule,
Le printemps pur va finir.

Étendu, plein d'indolence,
Au pied des grands arbres verts,
Seul, je contemple en silence
L'impénétrable univers...

La fleur Jo, comme elle est fraîche!
La fleur Lan, quel pur joyau!
Puis la fleur Lan se dessèche,
L'ombre emporte la fleur Jo.

Elle est divine et succombe,
La fleur au parfum subtil!
La fleur penche, la fleur tombe;
Mais son parfum, où va-t-il?

Personne comme ces délicats impressionnistes n'a traduit le charme pénétrant des demi-saisons, le premier réveil printanier, les vagues tristesses automnales :

O la bonne petite pluie,
Qui sait bien quand il faut venir!...

Doucement, sur un vent propice,
Elle est venue, exprès, la nuit;
Tiède, fine et réparatrice,
Elle a tout humecté sans bruit.

Digitized by Google

Dans leurs strophes, comparables pour l'ingénuité parfaite des détails à certains premiers plans de nos Primitifs où l'on voit des gouttes de pluie luire sur un galet et des insectes cheminer à travers les brins de gazon, un simple mot, une épithète, une image, — tache bleue ou rose que souligne parfois un trait d'or — suffisent à évoquer la floraison légère de l'abricotier, la touffe de roseaux penchée sur le cristal d'un lac, ou le premier souffle d'hiver courbant les frissonnants chrysanthèmes.

Et même, en la saison mauvaise, enfermés avec des amis, quand le thé chante, quand le chat se gratte, et que la pie apprivoisée, jacassant, annonce de tristes présages, toujours un coin de store relevé laisse voir, blanchies par la neige ou s'égayant de tardives fleurs, les eaux, la plaine et la montagne :

Au milieu du petit lac artificiel,
Un joli pavillon fait briller en plein ciel
Sa porcelaine verte et blanche;
Un pont de jade y mène, un léger pont voûté,
Qui, par dessus les flots du doux lac argenté,
Comme un dos de tigre se penche.

Là, sous ce pavillon tout pailleté d'éclairs,
Quelques amis, vêtus d'amples vêtements clairs,
Boivent des tasses de vin tiède;

Digitized by Google

Le bonnet en arrière, ils boivent, gais, dispos,
Puis, relevant leur manche et laissant les propos,
Ils font des vers comme intermède.

Et dans le petit lac, où le pont renversé
Semble un croissant de jade au sein de l'eau bercé,
Quelques amis, gais, l'œil alerte,
Avec leur robe claire où miroite un rayon,
Boivent, la tête en bas, sous un fin pavillon
De porcelaine blanche et verte.

Parfois aussi, le poète rappelle les jours de jadis, ou bien raconte ses souvenirs, ses voyages, ses aventures. C'est un Empereur dont la triomphante jeunesse se raille des trop sages mandarins qui l'attendent pour le Conseil; une Impératrice, vision entrevue sur l'escalier de son pavillon doré, éblouissante et blanche comme un clair de lune; la joie d'un cavalier qui passe en chantant sa chanson de route; les tristesses et les dépits d'une courtisane vieillie:

Quand la fleur tombe dans la boue,
Les passants la relèvent-ils?...

C'est encore — car, bien avant nous, ils inventèrent la mélancolie et connurent le sentiment douloureux de la fragilité des choses humaines — un palais croulant, des

Digitized by Google

ruines hantées, et la pluie qui tombe sur la mer tandis que les corbeaux croassent et que, note délicieusement chinoise, un singe accroupi pleure là-bas, parmi les tombeaux.

L'âme, il est vrai, n'a pas tant de couleur locale qu'on le pourrait croire; et l'humanité, parait-il, est partout identique à elle-même. Sans parler de quelques poèmes évidemment modernes, où se devine l'action réflexe de l'influence européenne : La Guitare, *par exemple, d'une si étonnante virtuosité;* Le Chien du vainqueur, *dont l'auteur pourrait bien avoir connu Leconte de Lisle; — et sans discuter cet exquis madrigal romantique, révélé par une lettrée de Paris,* L'ombre des feuilles d'oranger, *madrigal, si j'ose m'exprimer ainsi, plus chinois que nature — il faut reconnaître qu'en bien des coins la poésie chinoise ressemble à notre poésie.*

Certaines petites odes, très authentiques celles-là, m'ont agréablement fait songer à l'Anthologie, à Horace; et, ma foi! n'en déplaise aux fanatiques d'exotisme, Le Retour *pourrait bien rappeler aux lecteurs le charme d'une élégie d'André Chénier.*

Ne sent-on pas dans les Chants alternés *le parfum agreste d'une églogue de Théocrite? Saurait-on*

Digitized by Google

refuser à la Tour des Regrets, à son vieux Jen-Wang et à ses diables, une couleur bizarrement dantesque? Et le Fou des Fleurs *n'a-t-il point quelque chose du libre et charmant génie de La Fontaine?*

Toute cette poésie, — par certains autres côtés si différente de la nôtre, et qui, mariant dans le texte original la magie du rythme à celle du dessin, donne, non seulement aux oreilles, mais encore aux yeux, un double plaisir esthétique — toute cette poésie se retrouve dans votre œuvre, mon cher Blémont! car, ainsi que les citations en témoignent, vous n'avez pas craint de traduire des vers en vers; et c'est encore là un acte de courage dont il convient que l'on vous félicite.

Autrefois la ville et la cour eûssent estimé tout naturel ce qu'aujourd'hui beaucoup considèreront comme une entreprise paradoxale.

Les Français aimaient alors les belles infidèles, *pas toujours si infidèles que cela, et vraiment belles quelquefois, avec leur ceinture un peu lâche, sous la flottante draperie qu'un souffle musical anime.*

Nous préférons aujourd'hui, même lorsqu'il s'agit de cette chose légère : le poète, les traductions archaïques, d'une savante et compréhensive barbarie, exactes inexo-

Digitized by Google

rablement, et comme cuirassées dans les fermes contours d'une prose éclatante et métallique. Un grand écrivain a fait en ce genre des chefs-d'œuvre, géniales restitutions qui resteront, je l'espère, définitives. Pourtant, quelque chose leur manque : le vers, l'écho, si lointain fût-il, de la voix chantante de la Muse. Oui! quoi qu'en puisse penser Leconte de Lisle, ses traductions en prose lues et admirées, c'est encore dans les vers d'airain des Erinnyes *que j'entends réellement gronder le tonnerre du vieil Eschyle.*

A la vérité, les deux systèmes ont du bon, en n'étant parfaits ni l'un ni l'autre. L'idéal serait une traducduction, alors évidemment absolue, qui unirait le chant à la littéralité. Mais l'absolu n'est pas de ce monde; et sans doute vous ne l'avez pas rêvé.

Vous avez voulu seulement, sans prétention ni parti pris, nous montrer vivantes, avec leur parfum et leur éclat, un bouquet de ces fleurs d'extrême Orient, que nous avions surtout connues jusqu'ici sèches et décolorées entre les pages de livres fort savants d'ailleurs.

Et vous y avez réussi, car, en vous lisant, il me semblait habiter quelque pays lointain et féerique, où, sous un pavillon pareil à celui du bon buveur Li-taï-pé, en compagnie des camarades de la première heure demeurés

Digitized by Google

fidèles au culte des vers, nous reprenions les indulgentes chansons dans lesquelles nos confrères chinois se sont complu souvent à célébrer un sentiment un peu négligé par les lettrés de France, et qui s'appelle l'amitié.

PAUL ARÈNE.

Digitized by Google

PRINTEMPS

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LES HIRONDELLES

Revenez, hirondelles blanches!
Le Printemps renaît au soleil.
Déjà rit le verger vermeil;
Que de fleurs sur le noir des branches!

Digitized by Google

S'il neigea, s'il venta, s'il plut,
Qu'importe? On peut aimer encore.
Le ciel s'ouvre, tout veut éclore:
Blanches hirondelles, salut!

Digitized by Google

II

LA CHANSON DES DEUX FLEUVES

A Jules Claretie.

La glace fond. L'air tiède est doux comme une haleine.
Adieu l'hiver et le souci!
Déjà l'eau du fleuve Oueï roule et luit dans la plaine;
Le fleuve Tchin est libre aussi.

La femme et le mari se promènent ensemble.
Tous deux ont cueilli la fleur Lan,
Tous deux l'ont à la main. A leur main la fleur tremble,
Sous l'hirondelle au brusque élan.

Digitized by Google

La jeune épouse dit : « — Irons-nous à la fête?
— La fête! dit le jeune époux,
J'y suis allé déjà; mais soyez satisfaite,
J'y vais retourner avec vous. »

Sur les bords du fleuve Oueï, dans la campagne verte,
On sourit aux premiers beaux jours;
Et, dès que la pivoine au soleil s'est ouverte,
On l'offre à ses chères amours.

Les flots clairs du fleuve Oueï sont profonds et rapides;
Les flots du fleuve Tchin aussi.
Que d'époux, deux par deux, le long des flots limpides!
Adieu l'hiver et le souci!

La jeune épouse dit : « — Irons-nous à la fête?
— La fête! dit le jeune époux,
J'y suis allé déjà; mais soyez satisfaite,
J'y vais retourner avec vous. »

Digitized by Google

III

LE PALAIS DE TCHAO-YANG

A Philippe Burty.

I

On ne voit plus la blanche neige
Couvrir l'abricotier frileux;
Vers les lointains horizons bleus
Monte un souffle qui vous allège.

Un furtif murmure d'amour
Emplit vos sens de vague ivresse;
Il flotte une odeur de tendresse,
Et l'hirondelle est de retour.

Digitized by Google

Près des toits vole l'hirondelle,
Avec de petits cris stridents;
C'est le temps des jours longs, le temps
Où le soleil est plus fidèle.

C'est le temps des fraiches couleurs,
Des festins, des chansons berceuses;
Les fleurs font valoir les danseuses,
Les femmes font valoir les fleurs.

Les gardes dont luit la cuirasse,
Vers le soir s'éloignent sans bruit;
Et, dans la douceur de la nuit,
On s'attarde sur la terrasse.

II

La brise émeut les rameaux bruns,
L'aube déjà blanchit le store;
Tout devient rose, c'est l'aurore!
Le palais s'emplit de parfums.

Digitized by Google

L'air du ciel mêle le ramage
Des fontaines et des oiseaux;
Les fleurs de la terre et des eaux
Offrent au printemps leur hommage.

De son beau pavillon d'azur,
Dans le matin baigné de flammes,
L'Empereur voit toutes ses femmes
Qui dansent sur un rythme pur.

On ne pense, en ce mois de joie
Où fleurit la fleur de prunier,
Qu'à goûter l'amour printanier
Sous les rideaux d'or et de soie.

O feuilles des saules tremblants,
Vous êtes de l'or fin! Vous êtes
Une neige chère aux poètes,
O fleurs dont les poiriers sont blancs!

Digitized by Google

IV

SONGE

A Émile Bergerat.

La nuit dernière, au fond de la chambre où je rêve,
L'air pur du renouveau pénétra jusqu'à moi;
Et loin, bien loin d'ici, sur la paisible grève,
Au bord du fleuve Kiang, avec un tendre émoi,
Je revis la beauté qui m'occupe sans trêve.

Hélas! qu'il dura peu, ce songe de printemps!
J'ai, sous la jeune lune aux douces lueurs bleues,
A peine reposé mon front quelques instants;
Mais, en ces instants-là, j'ai fait plus de cent lieues
Vers vous, ma bien-aimée aux regards éclatants!

Digitized by Google

V

A Armand Gouzien.

Un bateau leste, aux rames fines;
Sur les bancs, rythmant notre essor,
Des musiciennes divines,
Et des flûtes de jade et d'or!

Du vin qui rit dans une coupe,
L'ivresse, les changeants tableaux,
Un beau ciel, le plaisir en poupe,
Et se laisser aller aux flots!...

Digitized by Google

Dans l'azur m'attendent les Sages,
Assis sur leurs cigognes ; moi,
Parmi les légers paysages,
Je vogue, plus heureux qu'un roi.

Les beaux vers, les accords sublimes
De Kio-Ping, le rêveur charmant,
S'élèvent au-dessus des cimes
Et planent éternellement.

Les tours du roi de Tsou naguères
Brillaient sur ces monts aux flancs nus;
Hautes tours, murailles précaires,
Palais, qu'êtes-vous devenus ?

Dès que rayonne en moi l'ivresse,
Je chante ; et mes chants inspirés
Font, sous leur vibrante caresse,
Tressaillir les cinq monts sacrés.

Je suis fier, je suis plein de joie,
Je ris de toutes les grandeurs;
Qu'à d'autres la Fortune octroie
Ses lourdes et vaines splendeurs !

Digitized by Google

Lorsqu'un amas d'or, lorsqu'un trône
Me séduiront, c'est que d'abord
On aura vu le Fleuve Jaune
Couler de l'Occident au Nord.

Digitized by Google

VI

LE RETOUR

A Auguste Dorchain.

Tu reviens donc, ô toi que jamais je n'oublie!
Vois-tu dans mes regards ma joie et ma folie?
Dis qu'on dresse la table, et prends à la cloison
Ma guitare; je vais chanter une chanson.
Causons, rions! J'étais sombre, j'étais malade;
Mais sur ta bouche en fleur et sur tes dents de jade
Luit un divin rayon d'amour. Adieu l'ennui!
L'aurore et le printemps renaissent aujourd'hui... » .
Elle chante, va, vient, rit, s'offre, se refuse;
Un doux reproche amène une plus douce excuse;
Comme un bateau léger sur un flot musical,
L'heure passe, dans un long murmure amical.

Digitized by Google

Puis, soudain, l'on se tait. Sur l'incarnat des lèvres,
Dans l'ombre des cils bruns, brillent d'ardentes fièvres ;
On n'entend que les coups pressés du sang qui bout;
Le cœur bat à tout rompre. Il faut oublier tout!
On se saisit les mains, et, les mains enlacées,
Éblouis de désir, les paupières baissées,
On s'en va lentement au lit d'ivoire et d'or,
Où, l'orage apaisé, dans l'amour on s'endort...

« — La brise sur les fleurs berce un parfum suave;
Reste avec moi! Je suis ta reine et ton esclave;
Je ne veux plus jamais me séparer de toi.
C'est en toi que je vis, c'est en toi que j'ai foi,
C'est en toi que j'espère; et je n'ai rien au monde
Que toi, que ton amour et sa douceur profonde.
Ne me crois-tu pas, dis? N'es-tu pas mon vainqueur?
Faut-il que, devant toi, je m'arrache le cœur?
Tu verras si je mens! Puis-je faire un mensonge,
Quand jusqu'au fond de moi ton regard tendre plonge?
Tu sais bien que je dis la vérité. Mais, tiens!
Moi qui ne cherche plus de baisers que les tiens,
Veux-tu que je te donne un bon conseil? En route,
Ne regarde jamais, jamais surtout n'écoute
Les femmes sans pudeur ni véritable amour,
Qu'un autre aurait sans peine avant la fin du jour!

Digitized by Google

VII

A Armand Silvestre.

Lorsque les vierges des campagnes
Voguent sur les flots du lac bleu,
Les fleurs lèvent la tête un peu
Et disent : — Voici nos compagnes!

Puis, lorsqu'au souffle de la nuit
Toutes s'en retournent chez elles,
La lune aux blanches étincelles
Sur les flots clairs les reconduit.

Digitized by Google

VIII

FIDÉLITÉ

A Émile Pouvillon.

SEIGNEUR, vous le savez, le meilleur des maris
Met en moi son orgueil, son espoir et sa joie;
Pourquoi m'avoir offert ces deux perles de prix,
Que je fixai, les doigts tremblants, le cœur surpris,
Sur l'incarnat léger de ma robe de soie?

On voit nos pavillons dans le ciel bleu fleurir;
Mon époux au palais tient la lance dorée.
Auprès de lui, pour lui, je dois vivre et mourir;
Je lui serai fidèle; et, sans plus discourir,
Il me trouve, seigneur, suffisamment parée.

Digitized by Google

Quoique vos sentiments soient purs comme les cieux,
Je dois vous rendre ici, sans que je m'en décore,
Ces deux perles, présent pourtant si gracieux!
Mais vous voyez briller deux larmes à mes yeux :
Que n'êtes-vous venu quand j'étais libre encore!

Digitized by Google

IX

LE PÊCHEUR

A Henri Roujon.

Sur terre, il n'est plus rien qui souffre !
Dans la fleur qui rit aux beaux jours,
Le papillon, poudré de soufre,
Pose sa tête de velours.

Debout en sa barque indécise,
Le pêcheur se penche, et, lâchant
Son filet large et souple, il brise
La surface du lac d'argent.

Digitized by Google

Il songe à celle qui demeure,
Comme l'hirondelle en son nid,
Dans la maison où, tout à l'heure,
Satisfait du jour qui finit,

Il reviendra, non moins fidèle,
Et non moins palpitant d'espoir,
Que le mâle de l'hirondelle
Rapportant le repas du soir.

Digitized by Google

X

LE CONSEIL

A Judith Walter.

Sur un trône d'or neuf, parmi les mandarins,
Siège le Fils du Ciel, brillant de pierreries;
On dirait un soleil aux rayons souverains,
Ceint d'astres pleins de rêveries.

Graves, les mandarins échangent gravement
De très graves discours. Rien ne les déconcerte.
L'Empereur est distrait; sa pensée un moment
S'enfuit par la fenêtre ouverte.

Digitized by Google

Telle qu'en son feuillage une splendide fleur,
Sous son frais pavillon de porcelaine exquise,
La jeune Impératrice, évitant la chaleur,
Parmi ses femmes est assise.

« — L'Empereur tarde bien! » fait-elle avec ennui,
Et l'éventail palpite à sa joue enflammée;
Et le Fils du Ciel sent flotter autour de lui
Une caresse parfumée.

« — La bienaimée envoie avec son éventail
Le délicat parfum de ses lèvres chéries! »
Pense alors l'Empereur. Il franchit le portail,
Et, tout brillant de pierreries,

Il marche du côté du pavillon charmant
Où, dans l'air paresseux, l'éventail se balance,
Laissant les mandarins, remplis d'étonnement,
S'entreregarder en silence.

Digitized by Google

XI

A Antony Valabrègue.

O printemps! par dessous le store,
Une hirondelle vient d'entrer;
La voyez-vous tourner, virer,
Dans la chambre qu'un rayon dore?

Les matins sont déjà meilleurs.
Un nid chante; un beau garçon passe;
Les fleurs s'ouvrent. Nul ne se lasse
De voir s'ouvrir les fraîches fleurs.

Digitized by Google

Assises dans la rêverie,
Vous gardez seules la maison,
Jeunes femmes qui, sans raison,
Oubliez votre broderie!

Hélas! pourquoi donc, chaque jour,
Vos maris, fuyant leur demeure,
S'en vont-ils tous de si bonne heure,
Pour être si tard de retour?

Digitized by Google

XII

L'ESCALIER DE JADE

A Henry Houssaye.

La pleine lune luit sur la terre apaisée.
Dans la sérénité de la blanche splendeur,
L'Impératrice rêve, et monte avec lenteur
Son escalier de jade où brille la rosée.

Sa robe de satin traîne, et, très doucement,
Effleure chaque marche en longs baisers qui tremblent;
Le jade et le léger satin blanc se ressemblent —
L'Impératrice rentre en son appartement.

Digitized by Google

Le clair de lune en son appartement pénètre;
Éblouie, elle reste immobile un instant;
Les perles de cristal du long rideau flottant
Scintillent aux rayons qui baignent la fenêtre.

Une réunion de diamants frileux
Semblent s'y disputer la clarté sous les voiles;
Et l'on croit voir tourner une ronde d'étoiles
Sur le parquet limpide aux miroitements bleus.

Digitized by Google

XIII

A Emmanuel des Essarts.

O la bonne petite pluie
Qui sait bien quand il faut venir,
Et qui, d'espoir fécond remplie,
Vient au printemps tout rajeunir!

Doucement, sur un vent propice,
Elle est venue, exprès, la nuit;
Tiède, fine et réparatrice,
Elle a tout humecté sans bruit.

Digitized by Google

Hier soir, un triste nuage
Assombrissait tout mon jardin;
Les feux des barques du rivage
Seuls luisaient dans l'ombre, au lointain.

Ce matin, sous les cieux limpides,
Tout revêt de fraîches couleurs;
Et parmi les feuilles humides
Brillent les adorables fleurs.

Digitized by Google

XIV

A P.-V. de la Nux.

Il cueille la fleur d'or — et sourit, en songeant
A celle dont le cœur pour lui fut indulgent.

Il cueille la fleur bleue — et pleure, sous le charme
De celle qui, pour lui, versa plus d'une larme.

Il cueille la fleur rouge — et croit encor presser
Les lèvres que l'amie ouvrait à son baiser.

Digitized by Google

XV

COUCHER DE SOLEIL

A Maurice Peyrot.

Sous les stores, le soleil lance
D'obliques rayons. Dans les champs,
Près de la rivière, en silence,
Se font les travaux du printemps.

Les jardins, le long de la rive,
Sont tout parfumés, tout fleuris;
Pour le souper dont l'heure arrive,
Sur la barque à flot bout le riz.

Digitized by Google

Les moineaux vont, criant famine,
Parmi la verte frondaison;
Les insectes à l'aile fine
Bourdonnent jusqu'en ma maison.

Vin généreux, par quelle grâce
Peux-tu si bien nous réjouir,
Que nous sentions, à chaque tasse,
Nos vieux chagrins s'évanouir?

Digitized by Google

XVI

AMITIÉ

A Théodore Aubanel.

Le soleil rouge a franchi les montagnes
Et s'est couché sous leur grand rideau noir;
Dans les vallons, sur les fraîches campagnes,
Flottent déjà les ténèbres du soir.

La lune, au ciel plein d'une blanche houle,
Surgit, là-bas, du sein des pins obscurs;
Le vent qui souffle et le ruisseau qui coule
Font un concert de sons légers et purs.

Digitized by Google

C'est justement par cette nuit si belle
Que doit venir l'ami qui m'est si cher!
Je prends mon luth, et, dans l'herbe nouvelle,
Je vais l'attendre en chantant un vieil air.

Digitized by Google

XVII

DANS LE MURIER

A Félix Régamey.

QUELLE souplesse, quelle grâce,
Quand la belle, au cœur innocent,
Cueille, sur la route où l'on passe,
Les feuilles du mûrier luisant!

Sous ses doigts, les feuilles qui tremblent,
Font un bruit d'oiseaux envolés;
D'elles-mêmes, les feuilles semblent
Venir sous ses doigts effilés.

Digitized by Google

On voit dans l'arbre sa main blanche;
Sa manche est retroussée un peu;
Un bracelet d'or, sous sa manche,
Miroite aux clartés du ciel bleu.

L'air joue en sa robe de soie,
Dont flottent les plis radieux :
Tels les nuages, pleins de joie,
Sur lesquels voyagent les dieux!

Tenez! le cavalier superbe,
Pour la mieux voir, suspend ses pas;
Et le piéton, assis dans l'herbe,
Laisse là son frugal repas.

Digitized by Google

XVIII

HEUREUX PRÉSAGES

A Ernest d'Hervilly.

QUAND fume ma tasse pleine,
Les feuilles du thé qui bout,
Dans la fine porcelaine
Nagent, nagent, tout debout.

La lampe, sur ma toilette,
Hier soir a crépité;
Pendant ma dernière emplette,
La pie a chanté, chanté.

Digitized by Google

Avec sa langue vermeille
Mouillant sa patte, le chat
Passe sur sa fine oreille
Sa patte qui la rabat.

Qu'est-ce que cela veut dire?
Cela prouve clairement
Que bientôt va me sourire
Mon doux et fidèle amant.

Digitized by Google

XIX

SUR LE FLEUVE JO-YEH

A Edouard Durranc.

Sur le fleuve Jo-Yeh, les belles jeunes filles
Vont, parmi les saules épars,
Dans leurs barques formant de coquettes flottilles,
Cueillir la fleur des nénuphars.

L'eau reflète au soleil, entre les vertes branches,
Leur beauté, leur rire charmant;
Et l'air, pour s'imprégner du parfum de leurs manches,
Les soulève légèrement.

Digitized by Google

Mais là-bas, sur le bord des flots, quels peuvent être
Ces cavaliers allant au pas?
Trois par trois, cinq par cinq, on les voit apparaître
Sous les saules épars, là-bas.

Le cheval de l'un d'eux hennit, fait halte, hésite,
S'écarte, et foule aux pieds les fleurs;
Une cueilleuse alors rougit, semble interdite,
Et veut en vain cacher ses pleurs.

Digitized by Google

XX

UNE NUIT DE LOISIR

DANS LA MAISON DE CAMPAGNE D'UN AMI

A Gustave Geffroy.

La jeune lune s'est couchée. —
Dans un bruissement obscur,
Murmure une source cachée;
Accordons nos luths, au son pur.

Le ciel, piqué d'astres sans nombre,
Fait trembler sur nous ses lueurs;
Les ruisseaux se glissent dans l'ombre
Pour baiser le pied nu des fleurs.

Digitized by Google

On boit, on fait voir des épées;
On cause, on rêve, on boit encor,
Et, les lèvres de vin trempées,
On sourit aux étoiles d'or.

Sur l'air du pays d'Ou, l'on chante
Des vers qu'accompagne un bruit d'eau;
Puis, dans une ivresse touchante,
Chacun chez soi rentre en bateau.

Digitized by Google

XXI

AVEU

A Charles Frémine.

Ma petite sœur cadette,
Tout fleurit, le ciel est bleu;
Je t'aime, et j'en perds la tête;
Dis, veux-tu m'aimer un peu?

Un ardent désir m'enivre!
Mes efforts sont superflus:
Sans toi, je ne peux plus vivre,
Et rien, sans toi, ne m'est plus.

Digitized by Google

A ton souffle pur, je plie
Comme un saule au vent d'été;
Je rêve de toi; j'oublie,
Pour toi, le riz et le thé.

Sois plus tendre et moins coquette,
L'amour est un si doux jeu!
Ma petite sœur cadette,
Dis, veux-tu m'aimer un peu?

Digitized by Google

XXII

L'OMBRE DES FEUILLES D'ORANGER

A Maurice Leloir.

I

La jeune fille assise au travail tout le jour,
Seule, loin de la promenade,
S'émeut d'un vague espoir d'amour
Aussitôt que résonne une flûte de jade.

La jeune fille alors croit entendre le son
De la voix d'un jeune garçon.

Digitized by Google

II

A travers le papier qui garnit sa fenêtre,
L'ombre des feuilles d'oranger
Chez elle doucement pénètre,
Et vient sur ses genoux s'asseoir, frisson léger.

Et ce léger frisson suffit, pour qu'elle croie
Qu'on froisse sa robe de soie.

Digitized by Google

XXIII

S'ENIVRER AU MILIEU DES FLEURS

A Charles Pigot.

Si la vie est comme un grand songe,
Pourquoi se tourmenter alors ?
Moi, dans l'ivresse je me plonge ;
Ma tête tourne, et je m'endors.

— Quelle est cette saison charmante ?
Dis-je aux fleurs, en rouvrant les yeux.
Et dans les fleurs un oiseau chante :
— C'est le printemps délicieux !

Digitized by Google

Je suis ému, l'amour m'obsède;
Mais je me verse à boire encor;
Et je me rendors, quand succède
La lune blanche au soleil d'or.

Digitized by Google

XXIV

LA CHANSON DES DEUX PORTES

A Jean Alboize.

I

Près de la Porte-Orientale,
Chaque soir, quel charmant scandale !
Là, sous de fins tissus flottants,
De légères enchanteresses
Passent, avec plus de caresses
Que les nuages du printemps.
— Mais que m'importe, que m'importe,
Si là-bas, vers la Vieille-Porte,
On s'attarde au déclin du jour ?
Sous sa robe blanche et son voile,
Ma femme luit comme une étoile,
Et peut seule avoir mon amour.

Digitized by Google

II

A la Porte-Palissadée,
Chaque soir, mainte âme obsédée
Cède aux regards ensorceleurs
Des belles promeneuses lentes,
Plus douces et plus indolentes
Qu'un parterre de jeunes fleurs.
— Mais que m'importe, que m'importe,
Si là-bas, vers la Grande-Porte,
On s'attarde au déclin du jour ?
Sous sa robe blanche et son voile,
Ma femme luit comme une étoile,
Et peut seule avoir mon amour.

Digitized by Google

XXV

CHANSON SUR LE FLEUVE

A Charles Monselet.

J'AI, pour apaiser toute peine,
Ma flûte de jade aux trous d'or;
L'ennui me poursuit-il encor?
Je fuis sur mon bateau d'ébène.

Comme la plante au suc vainqueur
Qui sert à détacher la soie,
Le vin joyeux efface et noie
Les plus noirs chagrins de mon cœur.

Digitized by Google

Du vin clair, une barque fine,
Un peu de musique et d'amour,
C'est, en ce terrestre séjour,
La béatitude divine.

Digitized by Google

XXVI

LE POÈTE

DESCEND DU MONT TCHONG-NAN ET PASSE LA NUIT A BOIRE AVEC UN AMI.

A Gabriel Vicaire.

Le soir vient; je descends avec toi la montagne.
Sur la montagne verte, alors la lune luit;
Mais quand, rêveur errant que la lune accompagne,
Je me retourne, au loin tout se fond dans la nuit.

Nous arrivons devant ton pavillon rustique;
Tous les deux un peu las, nous nous tenons la main;
Un bel enfant rieur, à la voix sympathique,
Vient ouvrir la barrière et montrer le chemin.

Digitized by Google

Nous frôlons les bambous de nos manches de soie;
Par un étroit sentier, mystérieux d'abord,
Dans un réduit charmant nous entrons avec joie.
Là nous goûtons un vin délicieux. Tout dort.

Je chante une chanson. La chanson que je chante,
Est la chanson du vent qui souffle dans les pins;
Et gaîment nous buvons, jusqu'à l'heure changeante
Où pâlissent les fleurs des célestes jardins.

Digitized by Google

XXVII

PARFUM DE FLEUR

A Léopold Dauphin.

CHAQUE beau jour qui s'écoule
Fuit pour ne plus revenir;
Le clair printemps se déroule,
Le printemps pur va finir.

Étendu, plein d'indolence,
Au pied des grands arbres verts,
Seul, je contemple en silence
L'impénétrable univers.

Digitized by Google

Je rêve; ma rêverie
Est un abîme sans fond,
Où la vision fleurie
Et la fleur qui meurt s'en vont.

« — Toute candeur, toute aurore,
Passe et s'éteint sans motif! »
Voilà ce qu'à l'air sonore
Confie un oiseau plaintif.

La fleur Jo, comme elle est fraîche!
La fleur Lan, quel fin joyau! —
Puis la fleur Lan se dessèche,
L'ombre emporte la fleur Jo.

Elle est divine et succombe,
La fleur au parfum subtil!
La fleur penche, la fleur tombe;
Mais son parfum, où va-t-il?

Digitized by Google

XXVIII

A Fantin-Latour.

SEULE, dans la pénombre brune,
Elle est assise à son miroir;
Elle respire l'air du soir
Et regarde le clair de lune.

A travers le store baissé,
La lune, dont les rayons tremblent,
Filtre en fins lozanges, qui semblent
Des morceaux de jade brisé.

Digitized by Google

Distraitement, la jeune fille
Soulève, avant de se coucher,
Le store de bambou léger ;
Le plein clair de lune alors brille.

Telle une déesse apparaît
En sa splendeur pure et sans tache,
Lorsque sa robe se détache
Et tombe à ses pieds tout d'un trait.

Digitized by Google

XXIX

L'ÉVENTAIL

A Roger Miles.

Au jeune et tendre époux, la Chambre Parfumée
S'est ouverte hier soir pour la première fois;
Quels sont les vers qu'y lit l'épouse bienaimée
Sur l'éventail doré qui brille entre ses doigts?

« — Lorsque l'air est brûlant, lorsque languit la brise,
On m'aime, on cherche un peu de fraîcheur en mes plis;
Mais quand souffle le froid, quand vient la saison grise,
Hélas! on n'a pour moi que dédaigneux oublis. »

Digitized by Google

Sur l'éventail brillant, l'épouse bienaimée
Lit ces vers. Elle songe, et, dans son cœur jaloux,
Se dit : « — Lorsque fuira la jeunesse enflammée,
Me délaissera-t-il ainsi, le tendre époux ? »

Digitized by Google

XXX

CONTEMPLATION

A François Coppée.

L'AZUR mouillé, le vent l'essuie;
Le vent qui vient du mont Ki-Chan,
Lavant le ciel, puis le séchant,
Apporte et remporte la pluie.

Le soleil descend, radieux,
Sur la montagne occidentale,
Tandis qu'au sud la plaine étale
Ses champs plus verts et plus joyeux.

Digitized by Google

J'arrive à la demeure sainte;
J'y reçois le touchant accueil
D'un bon vieux prêtre, sur le seuil
D'une mystérieuse enceinte.

Alors, loin de ce monde obscur,
Mon âme, montant vers les cimes,
Se retrempe aux sources sublimes
Que ne ride aucun souffle impur.

Unis dans la même pensée,
Mon hôte et moi, nous épuisons
Les mots humains. Nous nous taisons,
La parole humaine épuisée.

L'oiseau chante, l'arbre est en fleurs,
L'air est plein de douceur divine :
Je sens, je comprends, je devine,
Tous les rayons et tous les pleurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

AUTOMNE

Digitized by Google

Digitized by Google

I

UN JEUNE POÈTE

PENSE A SA BIEN-AIMÉE
QUI HABITE DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE

A Alphonse Daudet.

La lune, dans la nuit sereine,
Monte au cœur du clair firmament;
Elle y monte, et, comme une reine,
S'y repose amoureusement.

Digitized by Google

Sur l'eau voluptueuse et lasse
Qu'un rêve bleu semble bercer,
Une brise légère passe,
Repasse, ainsi qu'un long baiser.

Quel accord pur, quelle harmonie,
Quel espoir calme en l'avenir,
Respire l'union bénie
Des choses faites pour s'unir!

Mais rien n'est complet dans nos fêtes,
Le bonheur est rare ici-bas;
Et la plupart des choses faites
Pour s'unir — ne s'unissent pas.

Digitized by Google

II

A Paul Porel.

DANS mon clair pavillon du bord de l'eau, j'admire,
Indolent et rêveur, la beauté du ciel pur,
Tandis que le soleil, du haut de son empire,
Vers l'occident lointain marche à travers l'azur.

Léger comme un oiseau qui se pose, un navire
Se balance sur l'eau. Le soleil automnal
Mêle à la vaste mer ses torrents d'or. J'admire
Ce spectacle paisible, auguste et triomphal.

Digitized by Google

Je saisis mon pinceau. Je me penche, et dessine
Sur le papier soyeux des caractères noirs,
Semblables aux cheveux que sur leur tempe fine
Les femmes le matin lissent à leurs miroirs.

Aux rayons du soleil fleurit mon âme en fête;
Ravi d'un si beau temps, j'en trace un doux tableau;
Le dernier vers fini, je relève la tête—
Et je vois que la pluie, hélas! tombe dans l'eau.

Digitized by Google

III

LA ROUTE INUTILE

A Alfred Gassier

DANS l'or des horizons bleus,
Devant moi s'ouvre une allée,
Fraîche et doucement voilée
Par des arbres merveilleux.

L'allée à mes yeux ouverte,
Mes yeux s'y perdent longtemps,
Sous les feuillages flottants
Qui tamisent l'ombre verte.

Digitized by Google

Mais à quoi bon faire un pas
Sur cette route charmante?
Au logis de mon amante
Ce chemin ne conduit pas.

Digitized by Google

IV

LE PAVILLON DE PORCELAINE

A Jules Truffier.

Au milieu du petit lac artificiel,
Un joli pavillon fait briller en plein ciel
Sa porcelaine verte et blanche;
Un pont de jade y mène, un léger pont voûté,
Qui, par dessus les flots du doux lac argenté,
Comme un dos de tigre, se penche.

Digitized by Google

Là, sous ce pavillon tout pailleté d'éclairs,
Quelques amis, vêtus d'amples vêtements clairs,
Boivent des tasses de vin tiède;
Le bonnet en arrière, ils boivent, gais, dispos,
Puis, relevant leur manche et laissant les propos,
Ils font des vers, comme intermède.

Et dans le petit lac, où le pont renversé
Semble un croissant de jade au sein de l'eau bercé,
Quelques amis, gais, l'œil alerte,
Avec leur robe claire où miroite un rayon,
Boivent, la tête en bas, sous un frais pavillon
De porcelaine blanche et verte.

Digitized by Google

V

STROPHES A PA

LETTRÉ RETIRÉ AU PAYS D'OËY

A Paul Delabarre.

L'ÉTOILE, au ciel constellé,
S'en va, toujours solitaire;
Le cœur humain, sur la terre,
Toujours se sent isolé.

Aussi comme on se retrempe,
Ami, dans un flot d'espoir,
Lorsqu'on se retrouve un soir
Tous deux sous la même lampe!

Digitized by Google

Elle a fui d'un pied si prompt,
La Jeunesse au gai cortége!
Et voilà déjà qu'il neige,
Qu'il neige sur notre front.

Bien des figures aimées
Ne sont plus depuis longtemps,
Hélas! que spectres flottants
Et fugitives fumées.

Qui nous eût dit autrefois
Qu'au bout de vingt ans d'absence,
Nous referions connaissance
Au pays où je vous vois?

Naguère, en nos deux familles,
Nous étions deux enfants fous;
Et voici qu'autour de vous
Ont grandi garçons et filles.

On interroge sans fin
Le vieil ami du vieux père;
On sert les fruits qu'il préfère,
Le riz, le millet, le vin.

Digitized by Google

Nous buvons dix tasses pleines;
On cause, on rêve à moitié.
Comme la bonne amitié
Nous fait oublier nos peines!

Réchauffons nos fronts neigeux!
Il faudra, demain encore,
Mettre entre nous, dès l'aurore,
Les hauts sommets nuageux.

Chacun a son esclavage;
Demain, les destins jaloux
Vont redevenir pour nous
Un océan sans rivage.

Digitized by Google

VI

LE BLANC ET LE NOIR

A Georges Payelle.

La lune à l'orient se lève.
— Ma douleur s'en va comme un rêve.

La lune se voile. — Mon cœur
S'emplit de doute et de langueur.

Digitized by Google

La lune reparaît, plus belle.
— O la voix pure qui m'appelle !

La lune a disparu des cieux.
— Tout est sombre et silencieux.

Digitized by Google

VII

VIE CHAMPÊTRE

A B. Millanvoye.

Cultivez bien vos champs, faites un bon semis
De maïs; disposez des mûriers à distance :
Ayant le grain, ayant la soie en abondance,
Vous pourrez réunir et fêter vos amis.

L'été donne le riz; la fleur de chrysanthème
Fleurit quand vient l'automne, et parfume le vin;
Comme l'on fait honneur, alors, au souper fin
Que votre femme sert et surveille elle-même !

Digitized by Google

Sous les ormes touffus, sous les saules légers,
Au coucher du soleil on boit, et l'on se grise;
Le soir, plus frais, frissonne au souffle de la brise,
Et chacun s'en retourne à travers les vergers.

L'hôte marche au grand air, reprend son équilibre,
Voit, comme un fleuve au ciel, les astres scintiller :
« — J'ai pour longtemps, dit-il, du vin dans mon cellier;
Demain je puis encor me griser, je suis libre ! »

Digitized by Google

VIII

LE SERMENT

A J. J. Henner.

A l'ouest, sur le coteau qui penche,
Le jour éteint ses derniers feux;
A l'est, monte la lune blanche;
Je puis dénouer mes cheveux.

Tout se tait. J'ouvre ma fenêtre
A l'air du soir. De toutes parts,
Avec l'air frais, chez moi pénètre
Un parfum pur de nénuphars.

Digitized by Google

J'entends les gouttes de rosée
Rouler aux feuilles des bambous.
A ma guitare délaissée
Je songe alors : il fait si doux !

Mais pourquoi mêler ma voix tendre
Aux souffles du vent parfumé ?
Il n'est plus ici pour m'entendre,
Il est parti, le bienaimé !

Va, rentre au nid, blanche hirondelle !
Ce fut par un semblable soir
Qu'il jura de m'être fidèle
Jusqu'au delà du tombeau noir.

« — Tout ce que le ciel a vu naître,
Disait-il, peut mourir un jour ;
L'éternité peut cesser d'être ;
A tout survivra notre amour !... »

Digitized by Google

IX

A Joseph Gayda.

Sans fin, comme l'eau suit sa pente accoutumée,
Ma pensée aux flots purs va vers la bienaimée.

Comme un rivage où luit le renouveau vainqueur,
Dès que la bienaimée est là, fleurit mon cœur.

Comme un jardin désert où pleure un soir d'automne,
Mon cœur n'est plus que deuil, dès qu'elle m'abandonne.

Digitized by Google

X

LES CORBEAUX

A Taxile Deat.

Près de la ville, qu'un nuage
De poussière jaune envahit,
Les corbeaux dont luit le plumage,
S'assemblent pour passer la nuit.

Sur les arbres pleins de murmures
S'élève leur vol lourd et lent;
Puis, dans les ombreuses ramures
Ils se posent en s'appelant.

Digitized by Google

Ils croassent. — La jeune femme
Dont guerroie au loin le mari,
Se penche au métier sur la trame
Et tisse le satin fleuri.

Elle entend, à travers les stores
Qu'enflamme en mourant le soleil,
Les longs croassements sonores
Des corbeaux avant leur sommeil.

Sa navette reste immobile;
Triste, elle songe à ses amours;
Elle songe, triste et stérile,
A l'absent qu'elle attend toujours.

Elle pense à ceux qui succombent,
Marche vers son lit déserté;
Et sur son lit ses larmes tombent,
Comme la pluie un soir d'été.

Digitized by Google

XI

LA FEUILLE SUR L'EAU

A Théodore Maurer.

Une feuille de saule, hélas! à moitié morte,
Se détache au souffle du vent.
Elle tombe sur l'eau. L'eau tournoie et l'emporte.
Tel a fui mon amour d'enfant.

Couché dans l'herbe, au bord de l'eau que le ciel marbre,
Je regarde, léger tableau,
La feuille qui dérive et s'éloigne de l'arbre
Incliné comme moi vers l'eau.

Digitized by Google

Mais voilà maintenant la feuille revenue
Sous le saule; et plein de langueur,
Je comprends que l'amour envolé continue,
Hélas! à me hanter le cœur.

Digitized by Google

XII

LE BATEAU DE FLEURS

DU FAUBOURG DE L'OUEST

A Henri Beauclair.

Ce bateau porte la plus belle
Créature de l'univers;
L'arc de ses sourcils nous rappelle
La corne des papillons clairs.

Sa flûte est douce. Elle improvise
Des poèmes délicieux,
Dont la mélancolie exquise
Trouble les Sages dans les cieux.

Digitized by Google

« — Hélas ! dit-elle (et sur sa joue
Ses pleurs coulent, purs et subtils),
Quand la fleur tombe dans la boue,
Les passants la relèvent-ils ?

Hélas ! je suis la fleur tombée.
Les blés de riz sont bien heureux,
Loin de l'espérance trompée,
Dans un air frais et généreux !

On croit voir briller mon sourire,
Lorsque s'ouvrent les blés de riz ;
Mais il est loin, l'ancien délire,
Et jamais plus je ne souris !

Lamentable instrument de joie,
Je sais qu'on va bientôt, d'ailleurs,
Détacher l'amarre de soie
Qui retient ce Bateau de Fleurs.

Bientôt, par dessus son épaule
Tirant sa corde, le hâleur,
Sans que change rien à mon rôle,
Traînera plus loin ma douleur. »

Digitized by Google

XIII

LA CHANSON DES TÊTES BLANCHES

A J.-M. de Heredia.

NEIGE, lune! reflets légers, pâles et doux!
Sérénité sublime, extases apaisées!...
— J'apprends que vous avez aujourd'hui deux pensées,
Seigneur; et c'est pourquoi je m'éloigne de vous.

Du vin que vous buvez j'emplis ma tasse encore;
Puis je m'embarquerai sur le fleuve aux flots sourds,
Qui va, se divisant ainsi que nos amours,
D'un côté vers le soir, de l'autre vers l'aurore.

Digitized by Google

O lune amie, ô neige, ô candeur des sommets!
—Quand l'époux vient, pourquoi la vierge pleure-t-elle
Ne doit-on pas vieillir, couple heureux et fidèle,
Têtes blanches, cœurs purs, sans se quitter jamais?

Digitized by Google

XIV

QUERELLE

A Georges Courteline.

Est-ce bien toi, beau jeune homme?
Te voilà donc de retour!
Dis-moi de quel nom se nomme
Ton nouvel astre d'amour.

Tandis que, seule, inquiète,
Je t'attendais hier soir,
Vous étiez tous deux en fête.
Son nom? je veux le savoir.

Digitized by Google

Réponds! de quel parfum rare
Vos cœurs étaient-ils grisés?
Quels doux accords de guitare
Accompagnaient vos baisers?

Du crépuscule à l'aurore,
Guettant le bruit de tes pas,
J'ai veillé, je le déplore,
Pour toi qui ne venais pas.

Pendant la première veille,
J'avais encor bon espoir;
Je tendais toujours l'oreille,
Au fond du silence noir.

A la seconde, ô démence!
Je t'appelle dans la nuit.
Mais la troisième commence;
Et je pleure, et le temps fuit.

Déjà vient la quatrième.
Personne!... Oh! je suis alors
Dans une colère extrême.
Puis, de dépit, je m'endors.

Digitized by Google

Maintenant ma vie est pleine
De regrets et de douleurs;
Je dois être très vilaine,
J'ai répandu tant de pleurs!

Je t'aimais, je te déteste.
Tiens! j'ai jeté mon miroir.
Va-t-en!... Tu pars déjà?... Reste!...
Pourquoi venais-tu me voir?

Digitized by Google

XV

LA CHANSON DU CHAGRIN

A Paul Bourget

L'HÔTE a du vin; pourtant ne buvez pas encore.
Attendez, pour vous mettre en train,
Qu'on ait, d'un cœur vaillant et d'une voix sonore,
Chanté la Chanson du Chagrin.

—Quand le chagrin viendra, je cesserai peut-être
De rire, et même de chanter;
Mais nul n'en connaîtra, nul n'en pourra connaître,
Rien dont il se puisse attrister.

Digitized by Google

Vous avez de bon vin, seigneur; moi, je possède
Un luth de trois pieds, luth divin!
Le bon vin nous enivre, et le luth vient en aide
A la douce ivresse du vin.

Le ciel est éternel, et, je le conjecture,
La terre doit durer longtemps;
Le jade et l'or sont beaux! — Mais qui donc, ô nature,
Peut en jouir plus de cent ans?

Vivre une fois, mourir! Tout le reste est chimère;
Cela seul, hélas! est certain:
On naît, on vit; la vie est douce, elle est amère;
Et puis on meurt, c'est le destin.

Entendez-vous, là-bas, dans cette ombre où ne flotte
Nul reflet de nos gais flambeaux,
Le singe qui, tout seul, sous la lune sanglote,
Accroupi parmi les tombeaux?

Maintenant versez-moi le vin! ma voix est lasse,
Ma voix bientôt vous lasserait;
Avec moi, que chacun fasse remplir sa tasse,
Que chacun la vide d'un trait!

Digitized by Google

XVI

ABANDON

A Jacques Madeleine

Sur ma couverture rose
Mes larmes coulent sans fin.
Je ne puis faire autre chose
Que pleurer. Je pleure en vain.

Vous me quittez. O détresse,
Entre nous tout va finir !
Pour vous, notre sainte ivresse
N'est plus même un souvenir.

Digitized by Google

Écartez un peu les voiles
De ce miroir enchanté;
Comme en un puits plein d'étoiles,
On y voit la vérité.

Toute tendresse est jalouse:
Vous saurez par ce miroir
Si votre nouvelle épouse
Est fidèle à son devoir.

Moi, je pars. Qu'elle vous aime
Autant que je vous aimais!
Adieu! C'est mon vœu suprême;
Je ne reviendrai jamais.

Quand la tasse est renversée,
L'eau se répand sans retour;
L'âme, lorsqu'elle est brisée,
Ne peut plus s'emplir d'amour.

Digitized by Google

XVII

LA CHANSON DES RAMES

A Alma Rouch.

Je veux chanter — ha! — l'automne que j'aime;
Que les rameurs — ha! — scandent mon poème!
Voici fleurir — ha! — l'or du chrysanthème;
Triste douceur — ha! — c'est l'adieu suprême.

Le plus beau jour — ha! — s'éteint dans la nuit;
Comme un éclair — ha! — la volupté fuit;
Que fait le ciel — ha! — du bonheur détruit?

Les flots s'en vont — ha! — doux comme des femmes:
Ainsi finit — ha! — la Chanson des Rames.

Digitized by Google

XVIII

LA CHANSON DU RÊVE

C'EST toujours à toi que je rêve!
Vers toi, vers ton charme lointain,
Mon cœur vole, dès que se lève
La lune aux blancheurs de satin.

Entre nous, les Montagnes Bleues
Dressent jusqu'au ciel leurs sommets;
Nous sommes à plus de cent lieues!
Nous retrouverons-nous jamais?

Digitized by Google

Cependant, du haut de l'espace,
Sur nous la même lune luit,
Et la chanson du vent qui passe
Nous berce tous deux dans la nuit.

Le vent souffle, la feuille tremble ;
Moi, je pense, cœur douloureux,
Au temps où nous étions ensemble,
Au temps où nous étions heureux.

Digitized by Google

XIX

LE ROI DE TENG

A Frédéric Montargis.

Près du grand fleuve, où sont les îles de verdure,
Jadis le roi de Teng possédait un trésor,
Un palais d'une riche et fine architecture;
Et le jade joyeux dansait à sa ceinture,
Et sur son char tintaient mille clochettes d'or.

Dès longtemps s'est éteint le bruit clair des clochettes;
La joie a fui ces lieux et n'y prend plus l'essor.
Le palais est désert: sur ses portes muettes
Les stores en lambeaux pendent, mornes squelettes;
Seuls, la pluie et le vent y pénètrent encor.

Digitized by Google

Lentement appareille un paresseux nuage,
Que reflétent les flots dans leur fuyant miroir.
Tout passe! et rien ne peut s'arrêter au passage;
Et dans le ciel immense où luit son blanc sillage,
L'astre le plus brillant trouve un sépulcre noir.

Que de fois l'âcre automne, avec ses pleurs de veuve,
A rempli ces vieux murs d'un long bruit de sanglots!
Où donc est le beau prince à la ceinture neuve,
Qui jadis, comme nous, regardait ce grand fleuve
Vers le même horizon roulant toujours ses flots?

Digitized by Google

XX

CHANSON DE L'AMOUR TRISTE

A Achille Caron.

QUAND celle que j'aime, hélas! vint au monde,
On apporta vite une boîte en fer
Où l'on enferma, cruauté profonde!
Les petits pieds nus de l'être si cher.
Et la toute belle
Ne peut un seul jour
Courir où l'appelle
Mon amour.

Digitized by Google

Quand celle que j'aime, hélas! vint au monde,
On apporta vite une boîte en fer
Où l'on enferma, cruauté profonde !
Le bon petit cœur de l'être si cher.
Et la toute belle
Jusqu'au dernier jour
Restera rebelle
A l'amour.

Digitized by Google

XXI

UN ÉTUDIANT

A Maurice Talmeyr.

Le soir, lorsque le vent d'automne
Siffle en dépouillant les bambous,
Au jour pâle qui l'abandonne,
Son livre lui semble plus doux.

Quand sa fenêtre s'emplit d'ombre,
Il détourne à peine les yeux
Et cherche une place moins sombre
Vers un autre côté des cieux.

Digitized by Google

Bientôt il poursuit son étude,
Seul, en plein air, à travers champs,
Peuplant l'ombre et la solitude
De beaux rêves, purs et touchants.

— Mais de quoi vit ce jeune sage?
Vous diront les gens étonnés.
— Il va couper du blé sauvage
Dans les terrains abandonnés.

Digitized by Google

XXII

EXIL

A Frédéric Régamey.

Au pied de mon lit, resplendit la lune.
Serait-ce l'hiver? A-t-il gelé blanc?
N'est-ce pas plutôt l'amandier tremblant
Dont neigent les fleurs sur la terre brune?

Je lève la tête, et sous le treillis
Je contemple un peu la lune en l'espace;
Je baisse la tête, et, la tête basse,
Je rêve longtemps à mon cher pays.

Digitized by Google

XXIII

RUINES

A Adolphe Racot.

L'ÉCUME bat les rocs stériles,
Dans les pins mugit un grand vent;
Les rats gris, sous les vieilles tuiles,
Se sauvent en m'apercevant.

Quel grand roi, quel vainqueur antique,
Vint, au pied de ce mont pelé,
Bâtir ce palais fantastique,
Depuis vingt siècles écroulé?

Digitized by Google

Des spectres, faits de lueurs pâles,
Hantent ces lieux toute la nuit;
Un bruit de soupirs et de râles
Y flotte sur le vent qui fuit.

— Il avait des femmes divines,
L'antique roi! Malgré leurs fards,
Toutes ne sont plus, ô ruines,
Qu'un amas d'ossements blafards!

Quelle escorte brillante et fière
Accompagnait son char doré!
Une tombe, un cheval de pierre,
Restent seuls au prince adoré.

Je m'assieds parmi l'herbe épaisse,
Et je veux chanter mes douleurs;
Mais, hélas! telle est ma tristesse,
Qu'il ne me vient plus que des pleurs.

Digitized by Google

XXIV

A CHEVAL!

A Tancrède Martel.

Oh! sur la frontière!...
L'homme né là-bas et là-bas grandi
N'ouvre pas un livre en sa vie entière;
Mais quel franc buveur, quel chasseur hardi!

A l'automne, il part, sans peur, sans encombre.
Il prend dans les prés son léger cheval;
Il court, il galope, il ne fait plus d'ombre.
Quels élans, quels bonds! quel air triomphal!

Digitized by Google

Son fouet siffle, claque et cingle la neige,
S'il ne sonne pas dans l'étui nacré.
On dirait un roi qui va sans cortège;
Son faucon le suit et vole à son gré.

De ce cavalier qu'un lettré diffère!
Courbé comme on l'est sous un lourd fardeau,
Un lettré blanchit (hélas! pourquoi faire?)
Derrière un rideau.

Digitized by Google

XXV

LE CORMORAN

A Raoul Gineste.

SOLITAIRE, immobile, un cormoran d'automne
Médite au bord du fleuve et suit, de son œil rond,
La fuite de l'eau monotone,
La fuite du flot souple et prompt.

Parfois un homme vient, qui passe ou qui s'arrête;
Le cormoran alors s'éloigne lentement,
S'éloigne en balançant la tête,
Et disparaît pour un moment.

Digitized by Google

Mais derrière un buisson qu'un pâle rayon dore,
Il guette le départ de cet indifférent,
Car il aspire à voir encore
L'eau monotone du courant.

Lorsque luit sur les flots la lune au doux mystère,
Le cormoran, devant ce paisible tableau,
Grave, immobile, solitaire,
Médite et rêve, un pied dans l'eau.

Ainsi médite, loin de la foule insensée,
Un amour dédaigneux des brèves passions :
Toujours de la même pensée
Il suit les ondulations.

Digitized by Google

XXVI

LA CHANSON DU FLEUVE JAUNE

A Coquelin Cadet

Le Fleuve Jaune, le grand Fleuve,
Descend des célestes sommets
Et roule à la mer, sans jamais
Remonter aux bords qu'il abreuve.

— Seigneur, évitez les miroirs
En votre royale demeure !
Car vous y verriez à toute heure
Que vos cheveux ne sont plus noirs.

Digitized by Google

Hier votre tête était brune,
Sur votre tête il a neigé;
Mais le bon vin n'a pas changé,
Buvons donc au clair de la lune!

L'un cherche ici-bas les amours,
A l'autre la richesse est chère;
Au troisième il faut bonne chère,
Flûtes, clochettes et tambours.

Moi, Seigneur, je n'ai d'autre envie
Que de m'enivrer, mais si bien,
Mais si profondément, que rien
Ne me dégrise de ma vie.

Digitized by Google

XXVII

A Alfred Lanson.

L'HIVER pesant rend l'eau plus dure que la pierre;
Mais aux premiers rayons de l'aube printanière,
L'eau frémit, se dilate, et jaillit sous les cieux,
En bonds légers et fiers, en beaux élans joyeux.
— Lorsqu'enfin reviendra la saison qui délivre,
Moi dont le cœur glacé voudrait aussi revivre,
J'irai sur la colline; et le soleil vainqueur
Fondra peut-être alors les glaçons de mon cœur.

Digitized by Google

XXVIII

LE VIN DE L'ADIEU

A André Lemoyne.

Je fis halte et mis pied à terre,
Pour offrir le vin de l'adieu
Au voyageur qui, solitaire,
Devait me quitter en ce lieu.

Je lui dis : « — Ma peine est profonde.
Pourquoi partir ? Pourquoi l'exil ?
— Dans les affaires de ce monde
Je n'ai pas réussi ! » dit-il.

Digitized by Google

Il ajouta : « — Je m'en retourne
Aux monts Nan-Chan; leurs vallons verts
Vous versent, dès qu'on y séjourne,
L'oubli profond des maux soufferts.

A quoi bon chercher aventure
Hors des cercles originels?
L'immuable étreint la nature,
Les nuages sont éternels.»

Digitized by Google

XXIX

LA TISSEUSE CÉLESTE *

A Léon Cladel.

Au bord du lac Kouen-Ming, une blanche statue
Porte ton nom sacré depuis plus de mille ans,
O *Tisseuse céleste*, étoile aux rayons blancs
Par l'Empereur d'en haut dans la nuit suspendue!

Depuis plus de mille ans l'eau berce sa beauté,
Loin du bruit, loin des voix de la ville importune;
Ses sourcils font songer au croissant de la lune,
Son front haut semble un mont par les flots reflété.

* L'étoile Wéga de la Lyre.

Digitized by Google

Pareil au nénuphar, son visage à toute heure
Est doux, calme, et l'on voit s'y poser les oiseaux ;
Immobile, devant le pur miroir des eaux,
Elle laisse passer les siècles — et demeure.

Digitized by Google

XXX

RENONCEMENT

A Zénon-Fière.

En isolant son corps du monde,
On en détache son esprit;
Dans ma solitude profonde,
La fleur sainte s'ouvre et fleurit.
Je n'entends plus rien. Je contemple.
Le firmament luit comme un temple.
L'espace, le temps! sais-je encor
Ce que ces mots creux veulent dire?
De ma manche qui se déchire,
J'ai laissé tomber tout mon or.

Digitized by Google

Admirant mon indifférence
Pour l'or semé sur le chemin,
Avec une avide espérance,
Des femmes m'ont pris par la main.
Mais mon désir franchit les nues :
Salut, extases inconnues !
Adieu, plaisirs vains et grossiers !
Vers la félicité suprême
Je monte, et je ne vois plus même
La neige vierge des glaciers.

Cette vie est une imposture
Et n'a plus rien qui me soit cher ;
Fais ce que tu voudras, nature,
De mon aveugle et faible chair !
Quand donc, d'un bond, pourrai-je atteindre
Le rêve que je veux étreindre,
Le rêve éternellement pur ?
Quand donc, mon corps tombant en poudre,
Sentirai-je enfin se dissoudre
Mon être d'ombre en libre azur ?

Digitized by Google

VERS HÉROÏQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LA CHANSON DU PAYSAN

(ÉPOQUE DE YAO. — 2,300 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE)

Dès que paraît le jour, je me rends à l'ouvrage;
Dès que la nuit revient, le sommeil me soulage.

Pour apaiser ma soif, je bois l'eau de mon puits;
Mon champ bien cultivé me nourrit de ses fruits.

Pourquoi donc l'Empereur met-il tant d'insistance
A s'occuper de nous et de notre existence?

Digitized by Google

II

DEUX STANCES DU LI-SAO

A Gustave Rivet.

Le Ciel est souverain. Sans faveur, sans contrainte,
Il choisit pour organe, il prend pour instrument,
Le peuple le plus digne; et c'est uniquement
Par l'active vertu d'une sagesse sainte
Que le pouvoir s'exerce en se légitimant.

Digitized by Google

Qu'on regarde en avant, qu'on regarde en arrière,
Partout règne toujours cette fatalité.
Où donc mettre sa foi, sinon dans l'équité?
Où tourner ses regards, sinon vers la lumière,
Et quel parti servir, sinon l'humanité?

Digitized by Google

III

EXHORTATION

AVANT LE COMBAT

A Jean Destrem.

Ne luttez pas à l'aventure ;
Tirez sur les chevaux d'abord;
Et tant que la bataille dure,
Soyez sans pitié, frappez fort!

Digitized by Google

N'abusez pas de la victoire!
La paix conquise sans remords
Donne une plus féconde gloire
Que la multitude des morts.

Digitized by Google

IV

EN CAMPAGNE

A Léon Lauta.

Au cinquième mois, dans les Monts Célestes,
C'est toujours l'hiver avec sa pâleur;
Les vallons sont pleins de bises funestes:
Rien que de la neige, et pas une fleur!

Hélas! on a beau jouer sur la flûte
L'air des saules, l'air du printemps joyeux;
Le joyeux printemps, que le froid rebute,
Nulle part encor ne luit à nos yeux.

Digitized by Google

Dès l'aube, un cri part : l'ennemi s'approche!
On marche, on se bat tout le long du jour;
Il faut reculer au son de la cloche,
Il faut avancer au bruit du tambour.

La nuit tombe; on dort sans quitter sa selle,
Penché sur le cou de son bon cheval. —
Quand donc, sous l'azur où l'or étincelle,
Pourrons-nous frapper un coup triomphal!

Digitized by Google

V

LETTRE D'UNE JEUNE FEMME

A SON MARI QUI FAIT LA GUERRE

Au Général Francis Pittié.

Il est telle fleur, frêle et pure,
Qui ne peut croître sans appui;
Il est tel cœur, dont la nature
Veut un cœur plus fort près de lui.

Mon amour ne prévoyait guère
Ce que lui réservait le sort :
Épouser un homme de guerre!
Mieux peut-être eût valu la mort.

Digitized by Google

Je ne fus qu'un jour votre femme;
Et vite il a fui, ce beau jour!
Dès le lendemain, vous, mon âme,
Vous quittiez mon pauvre séjour.

Je m'étais promis de vous suivre
Et de m'attacher à vos pas;
Mais là-bas, tous deux, comment vivre?
Je vous aurais gêné là-bas.

Songez-vous, hélas! à l'épouse
Qui vous désire en sa langueur?
De l'amour la guerre est jalouse!
Quand donc reviendrez-vous vainqueur?

Mon vêtement de toile fine,
Je l'ai tissé patiemment;
Mais je suis d'humeur trop chagrine
Pour mettre mon fin vêtement.

Les oiseaux volent dans l'espace,
Et tous ils volent deux par deux;
Devant leur bonheur pur qui passe,
Les pleurs gonflent mon cœur douteux.

Digitized by Google

Tout appel du plaisir me froisse,
Je renonce aux fards éclatants:
Je vous attends avec angoisse;
Seule et triste, je vous attends.

Digitized by Google

VI

LE CHIEN DU VAINQUEUR

A Leconte de Lisle.

Un jour je fus blessé, pendant la grande guerre
Où les héros marchaient sous le pavillon noir;
Mais sans lâche repos, sans faiblesse vulgaire,
J'oubliai la blessure et luttai jusqu'au soir.

Après la lutte, au pied de notre citadelle,
Encor sanglant, encor plein d'un tragique émoi,
J'errais dans la campagne avec mon chien fidèle
Qui, tout le jour, avait combattu près de moi.

Digitized by Google

Or, montrant à mon chien, sur le champ de bataille,
Les cadavres couchés dans l'herbe, au bord d'un bois,
Et lui montrant le sang qui coulait d'une entaille,
Pour le récompenser je lui dis: « Mange et bois! »

Mais le fier compagnon laissa la proie offerte,
Sans même avoir flairé ces morts et leur néant;
Les yeux ardents et doux, vers ma blessure ouverte,
Quand j'eus dit: « Mange et bois! » il se dressa béant.

C'était mon sang vainqueur et chaud, qu'il voulait boire
Dans la plaie encor vive, à l'éclat triomphal;
Et je tendis, avec l'orgueil de la victoire,
Cette tasse écarlate au superbe animal.

Digitized by Google

VII

RETOUR DU SOLDAT

A Sutter Laumann.

Je regarde l'hirondelle,
L'hirondelle vole haut.
— Celle qui m'aime, bientôt
Va me revoir auprès d'elle.

J'appelle, on ne répond pas.
L'amour m'est-il infidèle ?
— Je regarde l'hirondelle,
L'hirondelle vole bas.

Digitized by Google

VIII

LA CIGOGNE

A Edmond Lepelletier.

L'Empire du Milieu voit sa gloire flétrie,
Et la guerre civile y règne avec fureur;
O malheureux enfants de la grande Patrie,
Je pâlis avec vous de tristesse et d'horreur!

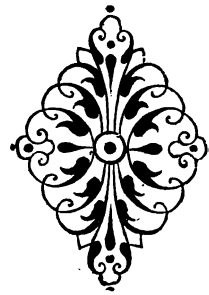
Vous étiez libres tous, et vous êtes esclaves;
Tous vous resplendissiez, et vos cieux sont ternis;
Vous avez succombé, quoique vous fûssiez braves;
Sans avoir fait le mal, vous vous trouvez punis.

Digitized by Google

Quand donc viendra pour vous le jour de délivrance?
De quelle race est-il, l'homme élu par les dieux
Qui vous rapportera la céleste espérance
Et rendra de nouveau votre front radieux?

Là-bas, sous la nuée où se cache l'aurore,
Une cigogne blanche émerge à l'horizon.
Elle vole, elle vient! Mais nul ne sait encore
Quand elle s'abattra ni sur quelle maison.

Digitized by Google



Digitized by Google

CONTES ET LÉGENDES

Digitized by Google

Digitized by Google

I

LO-FOH

A Sully-Prudhomme.

I

Dès qu'au pays de Thsin se lève à l'horizon
Le soleil, le soleil dore notre maison.

Au beau pays de Thsin où notre toit scintille,
Connaissez-vous Lo-Foh, la belle jeune fille?

Digitized by Google

A la fine patère en bois de canelier,
Par une tresse bleue est pendu son panier.

Lo-Foh sait dévider la soie, et Lo-Foh cueille
Là-bas, sur les mûriers du sud, la tendre feuille.

Selon l'art japonais, Lo-Foh sait d'un doigt sûr
Épingler ses cheveux sur son petit front pur.

A son oreille luit, simple mais peu commune,
Une perle aux doux feux, ronde comme la lune.

Sa robe longue est jaune et flotte au vent joyeux,
Sa robe courte est rose et réjouit les yeux.

II

Seul, sur son char léger, dans la plaine fertile,
Par le chemin du sud le roi rentre à la ville.

Halte! les cinq chevaux piaffent. « — Qui donc es-tu ? »
Dit à Lo-Foh le roi, qui l'admire éperdu.

« — Dans le pays de Thsin qu'habite ma famille,
Seigneur, qui ne connaît Lo-Foh, la pauvre fille?

Digitized by Google

« — Et quel âge a Lo-Foh ? — Lo-Foh n'a pas vingt ans,
Mais elle a déjà vu plus de seize printemps.

« — Plairait-il à Lo-Foh, dont la beauté m'enivre,
De monter sur mon char et de m'aider à vivre ?

« — A votre reine, ô roi, demandez le bonheur ;
Moi, j'ai mon fiancé. Merci ! c'est trop d'honneur. »

Digitized by Google

II

LA GUITARE

A Camille Pelletan.

Vers le fleuve Tcheng-Yang nous chevauchions un soir,
Reconduisant l'ami qui m'était venu voir.
Un morne vent d'automme, avec de longs murmures,
Frôlait les grands roseaux et les sombres ramures ;
Nous fîmes halte enfin, dans l'ombre, au bord de l'eau.
Je suivis mon ami jusque sur son bateau,
Afin de boire encore à son heureux voyage.
Nous allions nous quitter. A travers un nuage,

Digitized by Google

Le clair de lune froid miroitait sur les flots,
Où roulaient sourdement des pleurs et des sanglots;
Et tous deux nous rêvions, le cœur mélancolique,
Pour charmer nos adieux n'ayant point de musique!
La musique adoucit les plus tristes instants.
— Mais tout-à-coup, sur l'eau qui frissonne, j'entends
Les sons harmonieux et clairs d'une guitare.
Qu'ils sont doux! Leur douceur de notre cœur s'empare;
Nous nous levons tous deux, nous cherchons dans la nuit
D'où peut venir le chant divin qui nous séduit.
Nous courons vers l'endroit où l'instrument résonne;
Là, nous regardons. Rien! Nous appelons. Personne!
Tout se tait. Vainement nous prions, supplions.
Nous allumons la lampe. A ses jaunes rayons
Nous distinguons alors, par dessus notre amarre,
Une femme que cache à moitié sa guitare;
On cause, elle consent à venir près de nous,
Et son chant recommence, aussi pur, aussi doux.

Le prélude indécis tremble, comme une étoile
Pâle et timide, au bord de l'ombre qui la voile;
La mélodie, avant de prendre son essor,
Hésite, et se berçant, semble rêver encor.
Le sentiment se cherche et déjà se révèle;
Il se dégage, avec une douceur nouvelle;
Puis, dans une aube où l'ombre enfin s'évanouit,
Tel qu'un arbuste en fleur, le chant s'épanouit.
Les arpèges, courbant leurs arabesques libres,
Parcourent l'instrument dont tressaillent les fibres;

Digitized by Google

Leur vol monte, descend, va, vient, remonte aux cieux,
Plane, et vers nous retombe en sons délicieux.
Sur un plateau de jade il pleut des perles fines.
Plus bas, c'est un bruit d'eau roulant dans les ravines;
Ici tout luit, tout rit; là s'effeuillent des fleurs;
Un rêve d'amour pur aux limpides couleurs
Jaillit dans l'éther bleu, pour éclore en fusée;
Souple comme un rayon dansant dans la rosée,
La gamme fait vibrer tous les échos des bois;
Et voici qu'on entend un fleuve aux mille voix,
Qui, du haut des rochers, précipite en écume
Ses nappes de cristal dont s'irise la brume.
Mais silence! un oiseau passait, il s'est posé.
L'air s'achève; on dirait un beau vase brisé
Qui gémit sous le choc, s'ouvre, éclate, s'écroule.
Une sourde rumeur s'enfle comme une houle:
L'esprit rapide évoque, au loin, dans un éclair,
Une charge emportant des cavaliers de fer.
L'archet est ramené; tout frémit, tout expire;
Et c'est comme un morceau d'étoffe qu'on déchire.

A l'Est, à l'Ouest, partout, les bateaux sous les cieux,
L'accord final éteint, restent silencieux:
Rien que le clair de lune argentant l'eau qui rêve!
Or, la musicienne, ayant fini, se lève,
Nous salue, et s'apprête à quitter notre bord;
Mais nous la retenons. Elle a honte d'abord,
Puis, voyant l'intérêt sincère qu'elle inspire,

Digitized by Google

Elle nous parle, avec un triste et fin sourire.
La capitale était son pays. A treize ans,
Elle apprit la musique ; et les tendres accents
Que la guitare avait sous sa main si légère,
A tous les connaisseurs bientôt la rendaient chère.
Célèbre, dans son art tenant le premier rang,
Ne trouvant sur ses pas aucun indifférent,
Enviée en secret par les plus nobles femmes,
Elle mettait partout les plus grands cœurs en flammes.
Il n'était rien d'assez précieux, pour payer
Le moindre des morceaux qu'elle daignait jouer;
Tous les jours, on fêtait la jeune enchanteresse.
Que de joyeux matins, et quelles nuits d'ivresse!
Sans qu'elle en eût souci, l'automne et le printemps
S'envolaient, dans un bruit de rires éclatants.
Son frère était soldat, et sa mère était morte. —
Mais le temps passe, fuit, et dans sa fuite emporte
La jeunesse et l'amour, qu'il effeuille aux vents froids.
Après s'être endormie heureuse tant de fois,
Elle connut la longue insomnie et les larmes.
On n'admirait plus tant son talent ni ses charmes ;
Les chaises à porteurs et les chevaux fringants
Amenaient à ses pieds beaucoup moins d'élégants.
Adieu les rêves d'or que l'illusion berce!
Les temps devenaient durs. Un homme de commerce
Montrant pour elle alors un sérieux penchant,
Elle se dépêcha d'épouser ce marchand ;
Mais le digne homme, aimant l'argent sur toute chose,
Lui faisait rarement des jours couleur de rose.

Digitized by Google

« Voilà bientôt, dit-elle, un mois, qu'il a quitté
Sa femme et son bateau pour ses achats de thé ;
Entre la lune pâle et les frissons du fleuve,
Je suis depuis un mois seule comme une veuve.
Ce soir, au souvenir de ma jeunesse en fleur,
J'ai pleuré. Je chantais pour tromper ma douleur. »

Nous avions admiré le talent de l'artiste ;
La femme nous émut. « — Hélas ! la vie est triste,
Dis-je ; et l'art fait de nous, en nos destins divers,
Les enfants déclassés de l'antique univers.
Nous nous reconnaissons sans nous connaître ; il semble
Qu'on soit de vieux amis dès qu'on se trouve ensemble.
Loin de la capitale, hélas ! depuis un an,
Moi-même, je végète ainsi qu'un paysan ;
Et je me sens vieillir, sans amis, sans musique,
Sans bien-être moral ni bien-être physique.
Depuis un an, pas un accent mélodieux !
J'habite, au bord du fleuve, un logis odieux,
Un pavillon qu'entoure un jaune marécage
D'où la fièvre, parmi les roseaux, se dégage.
J'entends à mon réveil, j'entends pour m'endormir,
Les corbeaux croasser et le singe gémir ;
Dans le printemps en fleur, sous la lune d'automne,
Je bois tout seul. L'ennui jamais ne m'abandonne.
Parfois vient jusqu'à moi la flûte ou la chanson
D'un montagnard qui passe auprès de ma maison.
Est-ce de la musique ? Hélas ! c'est le contraire,
Et ce bruit-là m'irrite au lieu de me distraire.

Digitized by Google

Ce soir, à vos accords, loin du monde réel,
Enfin j'ai respiré. J'ai vu s'ouvrir le ciel.
Jouez un air encore, oh ! je vous en supplie,
Avant que je ne rentre en ma mélancolie ! »

Elle pencha le front, se recueillit un peu,
Puis reprit sa guitare ; et son plaintif adieu
Sut allier à tant de tristesse profonde
Tant de douceur, qu'il fit fondre en pleurs tout le monde.

Digitized by Google

III

CHANTS ALTÉRNÉS

A Albert Mérat.

Au bord du fleuve, un soir d'été, par la fraîcheur,
Ly-Ting, le bûcheron, Tchang-Sao, le pêcheur,
S'en retournaient, porteurs d'une fortune égale,
Après être venus vendre à la capitale,
Le premier ses fagots et l'autre son poisson.
Ayant bu largement d'excellente boisson,
Ils suivaient leur chemin, légers, pleins d'allégresse.
Le crépuscule était doux comme une caresse;
Et célébrant tous deux leurs travaux tour-à-tour,
Ils devisaient ainsi dans l'or mourant du jour :

Digitized by Google

TCHANG-SAO

Vivre pour les honneurs, les intérêts, la gloire,
C'est rêver en tenant un tigre entre ses bras;
On est bien plus heureux lorsqu'on vit sans histoire,
Loin des complots obscurs et des vains apparats.

Dans ses humbles loisirs, tandis qu'en longues files
S'alignent devant l'eau tous les oiseaux plongeurs,
Le pêcheur va cueillir sur les rives fertiles
La fleur bleue et la fleur aux timides rougeurs.

Que sa barque est petite en l'étendue immense!
On dirait une feuille emportée au courant;
Mais elle vogue en paix; le ciel plein de clémence
Sur le flot musical la berce en murmurant.

Parmi les osiers verts de l'anse harmonieuse,
A l'heure du retour, sa femme et ses enfants
Viennent rire et chanter; et leur âme joyeuse
Est un port calme et sûr que respectent les vents.

LY-TING

Le bûcheron n'est point esclave; il a la force,
Il a la liberté, l'espérance, l'amour;
Dans ses souliers de paille et ses habits d'écorce,
Il se sent aussi fier qu'un roi devant sa cour.

Digitized by Google

Pour lui, pour tous les siens, le ciel sait à merveille
Mûrir sur le coteau la poire au jus sucré,
La prune violette et la pêche vermeille,
La piquante jujube et l'abricot doré.

L'hiver vient, l'hiver part. La fleur naît, puis la feuille;
Et le printemps au bois réveille les chansons.
L'été gonfle les fruits, et l'automne les cueille ;
Puis c'est encor la neige et les brillants glaçons.

Et l'hiver ou l'été, le printemps ou l'automne,
Que ce soit la saison des frimas ou des fruits,
Au vaillant bûcheron la bonne forêt donne
L'heureux labeur des jours et le repos des nuits.

TCHANG-SAO

Le pêcheur a ses biens. Sur les flots qu'il explore,
Il récolte la menthe ou le nénuphar blanc,
La pousse du bambou lorsqu'elle est tendre encore,
Et la châtaigne d'eau que berce un lac tremblant.

La tortue, à la verte et lourde carapace,
Lui fait un fin rôti ; le crabe tacheté
Le régale ; il extrait de sa claire cuirasse
La crevette qu'il presse avec dextérité.

Digitized by Google

Puis, au chant de la brise, étendu sous les branches
Dans son bateau flottant près d'un saule amarré,
Il voit les cormorans et les cigognes blanches
Voler en plein soleil sur le ciel azuré.

LY-TING

Qui ne préfèrerait au crabe, à la tortue,
L'appétissant fumet de notre venaison?
La faisane et le daim qu'un adroit chasseur tue,
Ne sont-ils pas meilleurs que le plus fin poisson?

Le montagnard dispose à son gré sa demeure;
Aucune ambition ne trouble son cerveau;
Pour le garder en joie aux jours où le ciel pleure,
Dans sa cruche fermente et bout le vin nouveau.

Un hôte arrive : on joue aux échecs; on s'anime,
On sort; la lune luit sous le feuillage noir;
Et le luth, se mêlant au clair de lune intime,
Berce un rêve embaumé dans le sommeil du soir.

TCHANG-SAO

Lorsqu'à l'horizon pur surgit la lune ronde
Qui prend les fleurs au loin dans ses réseaux d'argent,
Le pêcheur, seul, debout entre le ciel et l'onde,
Règne en maître et seigneur sur le fleuve changeant.

Digitized by Google

Quand le soleil se lève au sein des vapeurs roses,
Il aborde un îlot plein de verts sauvageons;
Là sèchent ses filets; et lui, paupières closes,
Jusqu'à la troisième heure il dort parmi les joncs.

LY-TING

L'insecte jusqu'au cœur ronge l'orme et le saule;
Le bois mort craque et tombe au pied de l'oranger;
Le bûcheron revient, le fagot sur l'épaule;
Malgré sa lourde charge, il a le pied léger.

Et quel bon somme alors il fait sur son lit d'herbes!
Il n'a pour oreiller qu'un tronc d'arbre grossier;
Mais il serait gêné par des rideaux superbes :
Ses fils seraient moins beaux dans un palais princier.

TCHANG-SAO

Près du treillis léger, sous les fleurs familières,
Je montre à mes enfants la meilleure façon
De tresser les filets aux mailles régulières
Et d'enrouler la soie autour de l'hameçon.

LY-TING

Quand ma tâche est finie, heureux et fier de vivre,
Près du léger treillis fait de bambous croisés,
Pour apprendre à mes fils à lire dans un livre,
Je m'assieds avec eux sous les cieux apaisés.

Digitized by Google

TCHANG-SAO

Notre vallée est close aux rumeurs de l'Empire,
Et des Dieux seulement nous entendons la voix.

LY-TING

Au pied de nos coteaux le bruit du monde expire,
Et le souffle du ciel émeut seul nos grands bois.

TCHANG-SAO

Pour l'habitant des lacs, gracieuse et candide,
Une épouse aux yeux clairs fait bouillir l'eau du thé.

LY-TING

Une modeste épouse au beau regard limpide
Apporte au montagnard le riz bien apprêté.

TCHANG-SAO

Le bienveillant pêcheur donne le nom de frères
A ceux qui, comme lui, vont sur l'eau chaque jour.

LY-TING

A ceux qui, comme lui, vont aux bois séculaires
Le bûcheron prodigue un fraternel amour.

TCHANG-SAO

Le batelier devient, sur son libre rivage,
L'ami du cormoran et l'ami du héron.

Digitized by Google

LY-TING

Le pin, le chèvrefeuille et le prunier sauvage,
Dans sa libre forêt charment le bûcheron.

TCHANG-SAO

Avec quelle douceur, au printemps, l'âme ouverte,
On voit fuir sous les ponts les torrents débordés!

LY-TING

Qu'on se sent doux et fort, quand la montagne verte
Sort, au lever du jour, des brouillards argentés!

TCHANG-SAO

L'horizon du pêcheur est plus grand qu'un royaume.

LY-TING

La montagne est un temple ayant le ciel pour dôme.

TCHANG-SAO

Le pêcheur est l'égal des Sages radieux.

LY-TING

Le montagnard finit par ressembler aux Dieux.

TCHANG-SAO

Soyez bénis, flots purs, en vos profonds abîmes!

Digitized by Google

LY-TING

Soyez bénis, grands bois frissonnant sur les cimes !

TCHANG-SAO

O baisers du ciel d'or !

LY-TING

O terre qui fleuris !

TCHANG-SAO

Adorons la nature !

LY-TING

Adorons les esprits !

Digitized by Google

IV

LA COURTISANE AUX ENFERS

A Jules Arène.

LA COURTISANE. — LE JUGE IEN-WANG. — LES DIABLES.

« Le vent de la demeure des morts est dur, la porte du temple s'ouvre, le prince Ien-Wang siège à son tribunal. Des diables à tête de bœuf, à figure de cheval, des scribes, des diablotins, se tiennent rangés à droite et à gauche. Le diable Ou-Tchang est très affairé ; il a reçu la tablette d'ivoire et poursuit les âmes. Dans la prison, une femme pleure piteusement ; il l'entraîne devant le tribunal. »

(Jules Arène. — La Chine familière et galante,)

LA COURTISANE

Monsieur Ien, écoutez, je ne suis pas méchante.
J'eus, tout au plus, l'humeur parfois un peu changeante,
Et quel est le mortel qui ne change souvent?
Mes parents m'ont livrée aux plaisirs toute enfant;

Digitized by Google

Hélas ! chacun a-t-il le destin qu'il préfère ?
J'ai fait tout simplement ce qu'on m'a dit de faire.
Oui, c'est vrai, je l'avoue, à plus d'un cavalier
Mon bras plié, le soir, a servi d'oreiller.
Est-ce un si grand malheur? Frêle et pauvre victime,
J'ai tâché d'être belle. Est-ce un si vilain crime?
Dans mes cheveux, l'hiver, je mettais de ma main
L'épingle d'or semblable à la fleur de jasmin;
Lorsque chantaient les nids pleins de douces querelles,
J'entremêlais le jade et les fleurs naturelles.
On se sentait plus fier, meilleur, plus indulgent,
Sous mes doigts effilés comme des clous d'argent;
J'étais l'oubli, l'entrain, la chanson, la caresse.
Sitôt qu'il s'agissait de jeux ou de tendresse,
Quand on me disait : Viens! je disais : Me voilà !
Vraiment, peut-on beaucoup me reprocher cela?
On aimait mon corps svelte et frais, ma gaîté franche,
Mon bon cœur, plus léger que l'oiseau sur la branche,
Et mes tout petits pieds, pareils au nénuphar,
Et plus éblouissants qu'un prince sur son char,
Dans la pantoufle rose, aux riches broderies,
Où des papillons blancs buvaient des pierreries.
On vantait à l'envi mon regard velouté,
Mon sourire, baigné de molle volupté,
Mes souples cheveux noirs, l'éclat de mes épaules,
Et mes sourcils plus fins que les feuilles des saules,
Et mon oreille exquise, où, comme un tendre aveu,
J'entendais chuchoter le souffle du ciel bleu.
Moi, j'adorais, selon les lois de la nature,

Digitized by Google

Les beaux garçons, portant de l'or plein leur ceinture;
J'ai vécu sans penser, l'esprit toujours distrait.
Comment prévoir, hélas! que tout me trahirait?
La vieillesse est venue, amenant la misère.
L'agréable, l'utile, enfin le nécessaire,
M'ont manqué. Plus de feu, plus de thé! Rien, plus rien,
Que le mépris de l'homme et les abois du chien!
Ah! laissez-vous fléchir et renvoyez mon âme,
Monsieur Ien, dans le sein de quelque honnête femme!

IEN-WANG

Par toi, spectre trompeur, par tes appâts pervers;
Par tes sourcils légers comme les saules verts,
Par l'ardeur de tes yeux clairs comme un lac limpide,
Par ton cœur âpre au gain et par ton air candide,
Que de fils ont réduit leur père au désespoir!
Les maris affolés trahissaient leur devoir,
Vendaient champs, maisons, tout, et, de leur patrimoine
Ne sauvant même pas une fleur de pivoine,
Laissaient là, sans abri, leur femme et leurs enfants,
Pour un instant d'ivresse en tes bras étouffants.
Tu changeais les amis en haineux adversaires,
Tu riais d'exciter des rixes entre frères!
Le ciel t'avait donné la divine beauté;
Qu'en faisais-tu, réponds? Mensonge, impureté,
Vénalité sans fin, stupide effronterie!
Tu jetais au bourbier ta jeunesse fleurie;

Digitized by Google

Rien ne sortait de toi que la honte et le deuil;
Comme les flots troublés écumant sur l'écueil,
Les hommes se brisaient contre ton cœur de roche.
Et voilà ce qu'ici, femme, l'on te reproche ;
Voilà pour quels méfaits, chiens jaunes et corbeaux
Vont déchirer ta chair et te mettre en lambeaux.
Démons, avancez tous! La cause est entendue.
A la Tour des Regrets cette fille perdue!

Digitized by Google

V

EN DISGRACE

A Théodore de Banville.

I

Sous le cristal aigu de la blanche gelée,
Voici les feuilles qui s'en vont!
Les monts Vou sont brumeux; le vent, dans la vallée,
Souffle à travers le bois profond.

Gonflé par les torrents, le grand fleuve rapide
Soulève ses flots égarés;
Les nuages, errant dans la montagne aride,
Se mêlent aux brouillards des prés.

Digitized by Google

J'entends monter, du creux de la vallée étroite,
Les coups sonores du battoir;
La lavandière, au bord du fleuve qui miroite,
Se hâte; déjà vient le soir.

Par un soleil mourant, le triste chrysanthème
Berce encor ses frêles pâleurs;
Demain, au vent glacé, perdant leur diadème,
Tomberont les dernières fleurs.

II

Dans un palais superbe, orné pour mon usage,
Jadis j'avais le cœur joyeux;
Et j'allais, aux parfums brûlés sur mon passage,
Couché sur des coussins soyeux.

Maintenant, aux créneaux de ces tours éternelles,
Penché vers les flots écumants,
Je n'entends que les pas égaux des sentinelles
Et leurs sinistres sifflements.

Très-haut, dans le soir froid, les fines hirondelles
En longs vols traversent les airs :
Allez, libres oiseaux ! fuyez les citadelles,
Et regagnez des cieux plus clairs !

Digitized by Google

III

Chaque nuit est semblable à la nuit précédente;
Toujours dans le même appareil,
Des pêcheurs qui, toujours, sans que rien l'accidente,
Fournissent un labeur pareil!

Je contemple, d'un œil flétri, le mont sauvage,
Que la lune éclaire; au-dessous,
Dans les îles du fleuve et le long du rivage,
Tremble le roseau triste et doux.

Je songe à mes anciens camarades d'études:
Combien d'entre eux sont parvenus,
Tandis qu'ici je vois, ô mornes solitudes,
Tous mes services méconnus!

Combien d'entre eux jamais ne prirent d'autre peine
Que d'aller, entre leurs repas,
Promener leurs chevaux et leur mine hautaine
Sur les cinq collines, là-bas!

IV

A Tchang-Ngnan, paraît-il, on aime encore à boire,
Et l'on joue aux échecs encor;
Quels écrasants revers, pourtant, forment l'histoire
De ce siècle au lugubre essor!

Digitized by Google

Partout, dans les palais, de nouvelles figures ;
Partout des départs attristants!
On n'a plus les habits, on n'a plus les parures,
Qu'on avait dans le bon vieux temps.

Par les monts, vers le nord, résonne à la frontière
Le gong ou le tambour battant;
Ce ne sont que courriers, chevaux et chars de guerre,
Sur les routes de l'Occident.

Ici tout est de glace, ici tout fait silence;
C'est ici qu'on a le loisir
De songer, ô mon cher pays, à l'excellence
Des jours consacrés au plaisir!

V

Comme les éventails palpitaient, doux nuage,
Avec leurs plumes de faisans,
Lorsque, chez moi, je vis un auguste visage
Luire au-dessus des courtisans!

Comme éclataient, quand j'eus cette heureuse visite,
O Dragon, tes écailles d'or!
Petit jardin d'Hou-Young, Hoa-Ngo, charmant site,
Je crois vous contempler encor.

Digitized by Google

Les perles ruisselaient sur les tentes brodées,
Dans l'air frais des enclos fleuris.
O les fûts délicats des colonnes sculptées,
Et les animaux favoris!

O la jonque, penchant son léger mât d'ivoire
Vers le riant miroir des eaux,
Et se berçant, avec ses voiles, dans sa gloire,
Sous les ailes des blancs oiseaux!

VI

J'ai quitté tout cela pour un désert. Ma vie
En est, hélas! au soir obscur.
Comme il est loin, le temps où j'inspirais l'envie,
Assis à la Porte d'Azur!

Aujourd'hui, mon cœur sombre en vains regrets s'épanche,
Sans espoir d'un destin meilleur;
Mon front est tout ridé, ma tête est toute blanche,
Et je succombe à ma douleur.

Digitized by Google

VI

LE FOU DES FLEURS

« Pour les peuplades de l'Asie centrale, la Chine est toujours le Cathay, c'est-à-dire le Royaume fleuri. »

A Paul Arène.

I

Sous l'empereur Jin-Tsong, à deux lys de la ville
De Ping-Kiang, demeurait, dans un hameau tranquille,
Un brave homme déjà sur l'âge, Tsieou-Sien.
Né d'humbles paysans, il avait pour tout bien,
Avec sa maisonnette au toit couvert de chaume,
Un enclos qu'il n'eût pas donné pour un royaume.
Doux, simple, les yeux francs et le visage ouvert,
Jamais las, Tsieou-Sien paraissait encor vert,

Digitized by Google

Malgré ses soixante ans. Vieillit-on, quand on aime?
Or, il avait l'amour, un amour vrai, suprême,
Source vive de joie et de célestes pleurs!
Et ce qu'il adorait ainsi, c'était les fleurs.
Il n'avait pas d'enfants, et sa femme était morte.
En face du soleil s'ouvrait la grande porte,
La porte à deux battants de son jardin chéri.
Pour arriver au toit qui lui servait d'abri,
On suivait des bambous légers, formant la haie,
Et des cyprès touffus. Plus loin, sous la saulaie,
Comme un visage ami sous des cheveux flottants,
Se montrait et riait l'eau claire des étangs.

Dans ce modeste enclos poussaient toutes les plantes.
On y voyait, suivant les saisons différentes,
La pivoine, ce don du ciel, cete splendeur,
Le souple chèvrefeuille à la subtile odeur,
Les mauves, les lychnis, les fraîches balsamines,
L'églantier, rose et vert sous l'or des étamines,
Le lotus argenté, doux comme un soir d'amour,
Et les belles de nuit, et les belles de jour.
Le calycanthe offrait aux jeux de la lumière
Son calice semblable aux clochettes de pierre;
Sur la ketmie, errait le jasmin caressant.
L'âcre œillet flambait, rouge et chaud comme du sang;
Et, dans le blond fouillis des herbes effilées,
Croissait la matricaire insensible aux gelées.
Le poirier du Japon et le frileux pêcher
Frôlaient l'amandier nain, qui fleurit, si léger,

Digitized by Google

Dès qu'au chant clair des nids fuit l'hiver taciturne.
Le népenthès à la rosée ouvrait son urne;
Le lys embaumait l'air ému d'un long frisson;
Puis, avec maint arbuste encore et maint buisson,
On trouvait le lin bleu, le vanillier flexible
Que son parfum trahit quand il est invisible,
Et le thé généreux, l'incomparable thé,
Qui nous verse à flots d'or la joie et la santé.

II

L'actif et bon vieillard, maître de ces merveilles,
Abrégeait son repos et prolongeait ses veilles
Pour prendre un plus grand soin de son trésor vivant.
Loin du monde et du bruit travaillant et rêvant,
Il se trouvait plus riche et plus heureux qu'un prince;
Il était bien connu, quoique son bien fût mince,
Et chacun l'appelait gaîment le Fou des Fleurs.
Lui, sans prêter l'oreille aux propos des railleurs,
Il allait et venait, fervent, plein de tendresse;
Et les fleurs lui rendaient caresse pour caresse.
Les gens peu scrupuleux, sachant sa passion,
Lui portaient quelquefois avec précaution
Des arbustes volés sur les rives voisines.
Coupés au ras du sol, ils étaient sans racines;

Digitized by Google

Mais on dissimulait la chose pour le mieux,
En mettant de la terre autour du pied. Le vieux
Prenait tout, plantait tout, et, chose assez nouvelle,
Sous ses mains tout chez lui repoussait de plus belle.

Levé de bon matin, sans faute, chaque jour,
Il puisait l'eau bien vite, et vite, avec amour,
Il arrosait ses fleurs aux clartés de l'aurore;
Le soir, il revenait les arroser encore.
Lorsque sa favorite allait s'épanouir,
Il chantait, il dansait. Puis, pour mieux en jouir,
Afin d'en mieux goûter la grâce enchanteresse,
Il mettait sur le feu, l'œil brillant d'allégresse,
Une coupe de vin, une tasse de thé.
Il s'avançait alors avec solennité,
Et, vers l'objet de ses intimes préférences,
Il s'inclinait, faisant, entre ses révérences,
Quelques libations. Il répétait trois fois :
« Fleur, ouvre-moi ton cœur! Dieux, écoutez ma voix!
« Puissent, ô fleur qui nais, s'écouler mille années
« Avant le froid déclin de tes splendeurs fanées! »
Cela dit, s'asseyant par terre, le vieillard
Savourait sa boisson goutte à goutte; et très tard
Il restait là, béat, plein d'extase suprême,
Comme si, dans le ciel, il fleurissait lui-même.

Il fallait voir avec quel dévoûment parfait,
Sur les plants délicats que des yeux il couvait,

Digitized by Google

Il enlevait la boue et les feuilles jaunies.
Les fleurs qu'un mauvais temps avait un peu ternies,
Dans un bassin limpide il lavait leurs couleurs;
Et cela s'appelait pour lui « baigner les fleurs ».
Quand, avec la fureur de l'aveugle vertige,
Un orage implacable avait brisé leur tige,
Plein de mélancolie, anxieux, oppressé,
Malade, il les pansait, comme on panse un blessé;
Puis, croyant rendre ainsi la guérison plus sûre,
A genoux, en prière, il baisait leur blessure;
Et cela, ce subtil, ce tendre traitement,
C'était « soigner les fleurs », disait-il tristement.
Mais quels soupirs profonds, quand arrivait l'automne!
Oh! sur la terre en pleurs que le ciel abandonne,
Voir tout languir, voir tout expirer! C'est alors
Que Tsieou se sentait mourir de mille morts.
A quoi pouvait servir sa longue expérience?
Que faire? Sur le bord d'un plateau de faïence,
Il venait déposer les fleurs, qu'il essuyait
Tout doucement, avec un balai de millet.
Le soir, il les couchait dans une étroite bière,
Les inhumait, plaçait en mémoire une pierre;
Et cela, disait-il sur leur léger cercueil,
C'était « coucher les fleurs ». Puis il prenait le deuil.

Il était peu flatté qu'on lui rendît visite.
On est distrait, on est un peu brusque; et bien vite
On a commis parfois d'incurables dégâts.
Les enfants lui donnaient, surtout, de grands tracas.

Digitized by Google

Il aimait les oiseaux, leurs chansons et leurs ailes :
Les oiseaux sont gourmands, mais doux; les plus rebelles
S'apprivoisent, et font moins de mal que de bruit.
A l'aise, il les laissait picorer un bon fruit;
Quant aux fleurs, même avec le plus joli ramage,
Il ne fallait jamais leur faire aucun dommage.
S'il voyait quelques-uns de ses hôtes ailés
Becqueter sottement les corolles: « — Allez!
Allez, leur disait-il, loin de mes fleurs si chères,
Querir ce qu'il vous faut, créatures légères! »
Afin de s'épargner un semblable chagrin,
Pour eux, il réservait toujours d'excellent grain
Qu'il plaçait sur le haut d'un tertre, en évidence;
Or, les petits oiseaux, vivant dans l'abondance,
Et comprenant fort bien ses paroles d'ailleurs,
Faisaient selon ses vœux et respectaient les fleurs.

III

Mais le ciel le plus pur reste-t-il sans nuage? —
Un fils de mandarin, jeune homme au dur visage
Qu'accompagnaient un tas de mauvais garnements,
Vint à passer un jour près de ces lieux charmants.
Il fut séduit, voulut entrer. « — Mon jeune maître,
Lui dit le vieux Chinois, vous espérez peut-être
Trouver dans cet enclos des choses de grand prix;
Hélas! je suis très pauvre, et je suis tout surpris

Digitized by Google

Que vous vous arrêtiez à mon humble demeure.
— Je veux voir ton jardin, fit l'autre, et que je meure
Si je ne le vois pas jusqu'en son moindre coin ! »
Le vieillard eut beau faire ; il était déjà loin,
Avec tous ses amis jaloux de lui complaire.
Tsieou les suivit donc, contenant sa colère,
Tremblant, pâle, et déjà pressentant un malheur.
C'était l'époque où les pivoines sont en fleur ;
Et celles du jardin, toutes fraîches-écloses,
Etaient si doucement, si superbement roses,
Qu'à ses plus chers trésors Tsieou les préférait.
«— Que nous chantais-tu donc, vieillard par trop discret ?
Dit le chef de la bande au jardinier timide.
Voilà des fleurs qui font un parterre splendide ;
Je veux me reposer en cet endroit divin,
Et boire à ta santé. Qu'on apporte du vin !»

Il fallut bien céder à cette fantaisie.
On s'empressa d'étendre à la place choisie
Un grand tapis de feutre ; et, le vin apporté,
On s'installa sans gêne, on but à la santé
Du bonhomme, qui, lui, refusa de rien boire.
Chacun de s'escrimer contre son humeur noire :
Sa tristesse égayait l'assistance. « — Il est tard ! »
Répétait Tsieou-Sien, attendant le départ
De ceux qu'il ne cessait de maudire en cachette.
« — Ton enclos me convient ; vends-le moi, je l'achète !
S'écria tout à coup le jeune intrus. — Seigneur,
Ce jardin est ma vie, il est tout mon bonheur ;

Digitized by Google

Je ne saurais le vendre à Votre Seigneurie.
— Bah ! ces pivoines-là, sans plus de bouderie,
Cueille-les moi, mon vieux, et tu n'y perdras rien.
— Mes pivoines ! Couper mes pivoines ! — Eh bien !
Pourquoi poussent les fleurs, sinon pour qu'on les cueille ?
— J'en respecte jusqu'à la plus petite feuille,
Et nul autre que moi n'entre dans ce séjour.
Les fleurs, c'est la beauté, l'espérance, l'amour !
Par les rayons divins qui font briller leurs teintes,
Les douces fleurs, les fleurs frêles, sont choses saintes !
Il n'y faut pas toucher, cela porte malheur.
— Je crois que ce vieux fou me prend pour un voleur !»
Grogna le méchant drôle à la mauvaise engeance
Qui l'escortait. Chacun ayant crié vengeance,
Il sentit redoubler sa rage et son ennui :
«— N'emportons rien, dit-il, mais cassons tout chez lui !»
Et, sous leurs coups, voilà que, par longues jonchées,
Tombent de toutes parts les pivoines hachées ;
Et l'on se sauve, avec des rires et des cris,
Ne laissant au vielllard que d'informes débris.

IV

Tandis que, dans le soir silencieux et sombre,
Il pleurait, faible, seul, plein de tristesse et d'ombre,
Une femme très belle apparut à ses yeux.
« — Tsieou, fit-elle avec un geste gracieux,

Digitized by Google

Ta douleur m'a touchée, étant pure et profonde ;
Je viens à ton secours. — Hélas ! personne au monde,
Madame, ne peut plus ressusciter mes fleurs.
— Ne désespérons pas ; sèche d'abord tes pleurs.
Veux-tu me laisser faire ? Il faut qu'on se dépêche.
Cours vite me chercher là-bas un peu d'eau fraîche,
Et crois en moi ! » Le vieux crut en elle, et courut.
Quand, avec l'eau par lui puisée, il reparut,
De la consolatrice il ne restait plus trace.
Mais les fleurs sur leur tige avaient repris leur place,
Pas une ne manquait ! Et la lune, émergeant
Des brumes, les baignait de ses rayons d'argent.

Le bonhomme attendri fondit en pleurs de joie.
Ses pivoines, son cher bouquet de fraîche soie,
Il ne se lassait point d'en contempler l'éclat.
Il vint toucher du doigt leur tissu délicat ;
Il ne put les quitter de la nuit, et près d'elles
Resta pensif, jusqu'au réveil des hirondelles.
Et, dans sa rêverie, il se dit : « Je gardais,
En jaloux, pour moi seul, ce que je possédais ;
Egoïste geôlier d'une terre féconde,
Ses trésors de beauté, j'en frustrais tout le monde ;
J'avais grand tort, les Dieux viennent de m'avertir.
En signe de sincère et profond repentir,
Je veux que, désormais, chacun puisse, à toute heure,
Aller, venir, ainsi que moi, dans ma demeure,

Digitized by Google

Et soit libre d'y voir quels superbes présents
Le Ciel juste prodigue aux labeurs innocents. »

Donc, dès le lendemain, il fut, sans plus attendre,
Conter son aventure à qui voulut l'entendre,
Et dire qu'en venant voir ses fleurs à loisir,
On lui ferait autant d'honneur que de plaisir.
On parla fort de ses pivoines sans pareilles,
Du miracle ; et le bruit en vint jusqu'aux oreilles
De son persécuteur, le fils du mandarin.
Le drôle en rit d'abord et n'en crut pas un brin ;
Pourtant, le jour d'après étant un jour de fête,
Il voulut voir, il vit. Puis, réflexion faite,
Il accusa Tsieou d'être un magicien.
Justement, en vertu d'un édit ancien,
L'on poursuivait alors les sorciers, — un rebelle,
Un novateur impie, ayant cherché querelle
Et porté préjudice à des gens haut placés ;
Les dénonciateurs étaient récompensés
Par le don gracieux des biens de leur victime. —
Le vieillard, comme s'il avait commis un crime,
Fut pris, fut enchaîné, fut conduit en prison.
La nuit vint. Le cœur gros, il cherchait la raison
De ce nouveau malheur qui le frappait en traître,
Lorsqu'il vit, comme au fond d'un rêve, reparaître
La dame qui, naguère, avait ressuscité
Ses pivoines, dans tout l'éclat de leur beauté.
«— Connais-moi bien, vieillard ! lui dit cette Immortelle.
Je suis la Fée-aux-Fleurs. J'ai pris sous ma tutelle

Digitized by Google

Ta vie et ton jardin. Celui qui te poursuit,
Celui qui m'a bravée, aura, dès cette nuit,
Le juste châtiment qu'en tous points il mérite
Pour sa cruauté froide et son zèle hypocrite.
Toi, Tsieou, ne crains rien ! Le parfum de tes fleurs
Plaide ta cause au ciel. Dors ! le temps des douleurs
Sera bientôt passé pour toi, je te l'atteste. »
Elle dit; et, bercé par cette voix céleste,
Le vieillard trouva bon son misérable lit.

Et tout ce qu'elle avait annoncé, s'accomplit.

V

Le dénonciateur, pressé par ses complices,
Avait hâte d'aller savourer les délices
Du jardin qu'il avait si lestement conquis.
Tout fut vite ordonné pour un repas exquis,
Qu'on devait prendre à l'ombre, au bord de l'eau dormante;
Et chacun se promit une fête charmante.
Mais quelle ne fut pas la stupeur de chacun,
Lorsque, arrivant ensemble au moment opportun,
Ils ne trouvèrent plus, par un nouveau prodige,
Une seule pivoine en place sur sa tige !

Digitized by Google

Les fleurs jonchaient le sol, toutes dans un état
Lamentable ; c'était comme après l'attentat.
On se sentit d'abord assez mal à son aise ;
Mais, pour parer à cette impression mauvaise :
« — Encore un méchant tour du vieux sorcier ! » dit-on.
Et puis on s'installa, dans un mol abandon,
Sur les épais tapis, sur les nattes luisantes,
Sans plus se soucier des fleurs agonisantes.

Le soleil descendait doucement du ciel d'or.
On but, on écouta des vers, on but encor,
Et tout le monde fut bientôt plus ou moins ivre.
Mais l'or du ciel s'étant terni comme du cuivre,
Dans un silence lourd le tonnerre gronda.
Au plus beau jour, le soir le plus noir succéda ;
Et, comme un tigre, ayant de loin flairé sa proie,
Bondit, l'étreint, la mord, la terrasse et la broie,
Sur cette orgie, avec un long déchirement,
Un ouragan terrible éclata brusquement.
Tout fut roulé, tordu. Les pivoines flétries,
Se transformant soudain en superbes furies,
Se dressèrent, le front implacable, devant
Les blêmes conviés que souffletait le vent,
Et chassèrent à coups de fouets, parmi les flammes,
Ce tremblant ramassis de débauchés infâmes.
L'usurpateur ne put éviter son destin :
Traîné sans connaissance à travers le jardin,

Digitized by Google

Il fut précipité, la tête la première,
Dans un fossé fangeux, où, lorsque la lumière
Reparut dans les cieux par l'aube balayés,
On repêcha son corps dont seuls passaient les pieds.

Épouvantés, rompus, ses tristes camarades
Déplorèrent bien haut toutes leurs algarades,
Coururent chez le juge, et là, pleins de remords,
A l'envi l'un de l'autre avouèrent leurs torts.
Et le juge aussitôt reconnut l'innocence
Du pauvre Fou-des-Fleurs, qu'il fit, en sa présence,
Sans le moindre retard, rendre à la liberté.
Par ordre de justice, en outre, un arrêté
Fut pris, fut libellé, fut apposé sur l'heure
Au hameau du vieillard et devant sa demeure,
Qui racontait l'affaire en termes obligeants,
Et qui recommandait ses fleurs aux bonnes gens.
Quand il rentra dans son jardin, les yeux humides,
Tout pâle encore, avec des sourires timides,
On voulut le porter en triomphe. Il fallut
Qu'il dît à quel miracle il devait son salut ;
On vint de toutes parts écouter son histoire ;
Les pivoines brillaient, fières de leur victoire ;
Et l'on se promena sous les verts arbrisseaux,
Aux chansons des enfants et des petits oiseaux,
Jusqu'à ce qu'on sentît frissonner la nuit brune.

Digitized by Google

VI

Or, le quinzième jour de la huitième lune,
Le temps était si doux, le ciel était si pur,
Un si tendre baiser s'exhalait de l'azur,
Que chacun dans son cœur sentait battre des ailes.
Le vieillard contemplait ses fleurs toujours plus belles,
Dont l'âme errait parmi sa contemplation.
L'air s'émut d'une étrange et sainte émotion :
L'on entendit vibrer dans la paix infinie
De sublimes accords d'amour et d'harmonie ;
Tout semblait pénétré d'un charme solennel ;
Un suave parfum, léger, surnaturel,
Délicieusement embaumait l'atmosphère.
On vit voler au loin les oiseaux qu'on révère,
Les cigognes de neige et les beaux phénix bleus ;
Puis, sur une nuée aux reflets fabuleux,
Flottèrent des drapeaux couverts de broderies ;
Et, dans le ruisselant éclat des pierreries,
Sous l'écharpe de soie aux limpides couleurs,
Triomphale, apparut la Déesse des Fleurs.

Le vieillard prosterna son front blanc jusqu'à terre.
« — Ami, dit la Déesse à l'humble solitaire,

Digitized by Google

Redresse-toi sans peur ! Sois fier, sois radieux !
Ton amour pour les fleurs te vaut l'amour des Dieux,
Et la fatalité des épreuves humaines
N'existe plus pour toi. Je t'ouvre mes domaines,
Suis-moi ! Tu trouveras dans un monde enchanté
La jeunesse éternelle et la pure beauté. »
Tsieou fut soulevé par un souffle invincible ;
Et tout ce qu'il aimait, les fleurs, l'enclos paisible,
Tout montait avec lui, flottait, montait encor,
L'accompagnant au ciel sur un nuage d'or.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

AVEC INDICATION DES ORIGINES

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

AVEC INDICATION DES ORIGINES

PRINTEMPS

1. Les Hirondelles. (Chant populaire) 3
2. La Chanson des deux Fleuves (Le Livre des Vers) . . 5
3. Le Palais de Tchao-Yang. (Li-taï-pé). 7
4. Songe. (Tsin-tsan). 10
5. *Un bateau leste aux rames fines...* (Li-taï-pé). 11
6. Le Retour. (Poésie populaire citée par Jules Arène) . . 14
7. *Lorsque les vierges des campagnes...* (Ouang-tchan-ling). 16
8. Fidélité. (Tchang-tsi) 17

Digitized by Google

9. Le Pêcheur. (Li-taï-pé) 19
10. Le Conseil. (Thou-fou) 21
11. *O printemps, par dessous le store...* (Chant populaire cité par Jules Arène). 23
12. L'Escalier de jade. (Li-taï-pé). 25
13. *O la bonne petite pluie...* (Thou-fou). 27
14. *Il cueille la fleur d'or...* (Chant populaire). 29
15. Coucher de soleil. (Thou-fou). 30
16. Amitié. (Mong-kao-jèn) 32
17. Dans le mûrier. (Poésie antérieure à l'époque des Thang). 34
18. Heureux Présages. (Chant populaire cité par Jules Arène). 36
19. Sur le Fleuve Jo-Yeh. (Li-taï-pé). 38
20. Une nuit de loisir dans la maison de campagne d'un ami. (Thou-fou). 40
21. Aveu. (Chant populaire cité par Jules Arène). 42
22. L'Ombre des feuilles d'oranger. (Tin-tun-ling) 44
23. S'enivrer au milieu des fleurs. (Li-taï-pé) 46
24. La Chanson des deux Portes. (Le Livre des Vers) . . . 48
25. Chanson sur le fleuve. (Li-taï-pé) 50
26. Le poète descend du mont Tchong-Nan et passe la nuit à boire avec un ami. (Li-taï-pé). 52
27. Parfum de fleur. (Tchin-tseu-ngan). 54
28. *Seule dans la pénombre brune...* (Tan-jo-su) 56
29. L'Éventail. (Tan-jo-su). 58
30. Contemplation. (Song-tchi-ouèn) 60

AUTOMNE

1. Un jeune poète pense à sa bien-aimée qui habite de l'autre côté du fleuve. (Sao-nan). 65

Digitized by Google

2. *Dans mon clair pavillon du bord de l'eau, j'admire...* (Thou-fou) 67
3. La Route inutile. (Tse-tié) 69
4. Le Pavilion de porcelaine. (Li-taï-pé) 71
5. Strophes à Pa, lettré retiré au Pays d'Oëy. (Thou-fou) . 73
6. Le blanc et le noir. (Chant populaire) 76
7. Vie champêtre. (Tchu-kouang-hi) 78
8. Le Serment. (Citations du Général Tcheng-ki-tong) . . 80
9. *Sans fin, comme l'eau suit sa pente accoutumée...* (Chant populaire) 82
10. Les Corbeaux. (Li-taï-pé) 83
11. La Feuille sur l'eau. (Tché-tsi) 85
12. Le Bateau de Fleurs du Faubourg de l'Ouest. (Thou-fou) 87
13. La Chanson des Têtes blanches. (Poeme antique) . . . 89
14. Querelle. (Poésie populaire citée par Jules Arène) . . . 91
15. La Chanson du Chagrin. (Li-taï pé) 94
16. Abandon. (Li-taï-pé) 96
17. La Chanson des Rames. (L'Empereur Vou-ti) 98
18. La Chanson du Rêve (Poème antique) 99
19. Le Roi de Teng. (Ouang-po) 101
20. Chanson de l'Amour triste. (Tse-tié) 103
21. Un Étudiant. (Tchu-kouang-hi) 105
22. Exil. (Li-taï-pé) 107
23. Ruines. (Thou-fou) 108
24. A cheval! (Li-taï-pé) 110
25. Le Cormoran. (Sou-tong-po) 112
26. La Chanson du Fleuve Jaune. (Li-taï-pé) 114
27. *L'hiver pesant rend l'eau plus dure que la pierre* (Su-tchou) 116
28. Le Vin de l'Adieu. (Ouang-po) 117
29. La Tisseuse céleste. (Tchou-han-king) 119
30. Renoncement. (Pé-lo-yé) 121

Digitized by Google

VERS HÉROIQUES

1. Chant populaire de l'époque de Yao. 125
2. Deux Stances du Li-Sao. 126
3. Exhortation avant le combat. (Li-taï-pé). 128
4. En campagne. (Li-taï-pé) 130
5. Lettre d'une jeune femme à son mari qui fait la guerre. (Thou-fou) 132
6. Le Chien du vainqueur. (Thou-fou) 135
7. Retour du Soldat. (Chant populaire) 137
8. La Cigogne. (Chen-tué-tsi) 138

CONTES ET LÉGENDES

1. Lo-Foh. (Poème antique) 143
2. La Guitare. (Poème cité par le Général Tcheng-ki-tong) . 146
3. Chants alternés. (D'après les Recueils intitulés : *Le Papillon amoureux des fleurs. — La Perdrix regarde le ciel — La Lune au bord du Fleuve de l'Ouest. — L'Immortel s'approche du Fleuve Kiang*,) 152
4. La Courtisane aux Enfers (Poème cité par Jules Arène). 160
5. En disgrâce. (Thou-fou) 164
6. Le Fou des Fleurs. (d'après le Conte des Pivoines). . . 169

Digitized by Google

PRINCIPAUX VOLUMES CONSULTES

Le Livre des Vers, Traduction Pauthier.

Poésies de l'Époque des Thang, par le marquis d'Hervey de Saint-Denys.

Choix de Contes et Nouvelles traduits du chinois, par Théodore Pavie.

Le Livre de jade, par Judith Walter.

La Chine familière et galante, par Jules Arène.

Les Chinois peints par eux-mêmes, par le Général Tcheng-ki-tong.

Digitized by Google

Achevé d'imprimer

Le dix août mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POÈTES CONTEMPORAINS

Volumes in-18 jésus, imprimés en caractères antiques sur beau papier vélin. Chaque volume, 3 francs.

L. Ackermann	*Poésies*	1 vol.
Jean Aicard	*Rébellions, Apaisements*	1 vol.
—	*Le Livre d'heures de l'Amour*	1 vol.
Raoul de l'Angle-Beaumanoir	*Les Fleurs noires*	1 vol.
Théodore de Banville	*Nouvelles Odes funambulesques*	1 vol.
—	*Idylles prussiennes*	1 vol.
—	*Les Princesses*	1 vol.
Auguste Barbier	*Poésies posthumes*	1 vol.
Jules Barbier	*La Gerbe*	1 vol.
Gabriel Beau	*Chants d'amour et de paix*	1 vol.
Bellanger	*Trilles et vocalises*	1 vol.
Ernest Benjamin	*Veillées poétiques*	1 vol.
Bernès	*Les ailes du Rêve*	1 vol.
Émile Bergerat	*Poèmes de la guerre*	1 vol.
Blanchecotte	*Les Militantes*	1 vol.
Émile Blémont	*Poèmes d'Italie*	1 vol.
—	*Portraits sans modèles*	1 vol.
—	*Poèmes de Chine*	1 vol.
Édouard Bodin	*La Plainte*	1 vol.
J. Boissière	*Devant l'Enigme*	1 vol.
Arthur de Boissieu	*Poésies d'un passant*	1 vol.
F. Boissonneau	*Échos & Reflets*	1 vol.
Louis Boué	*L'Obole*	1 vol.
Paul Bourget	*La Vie inquiète*	1 vol.
—	*Edel*	1 vol.
—	*Les Aveux*	1 vol.
Georges Boutelleau	*Poèmes en miniature*	1 vol.
Philoxène Boyer	*Les deux Saisons*	1 vol.
Jules Breton	*Les Champs & la Mer*	1 vol.
Arthur Breton	*Le Garde forestier*	1 vol.
Hippolyte Buffenoir	*La Vie ardente*	1 vol.
Alfred Busquet	*Représailles*	1 vol.
Fortuné Calmels	*Modernité*	1 vol.
Henri Cazalis	*Melancholia*	1 vol.
—	*L'Illusion*	1 vol.

Paris. — Imp. A. Lemerre

Digitized by Google

Digitized by Google